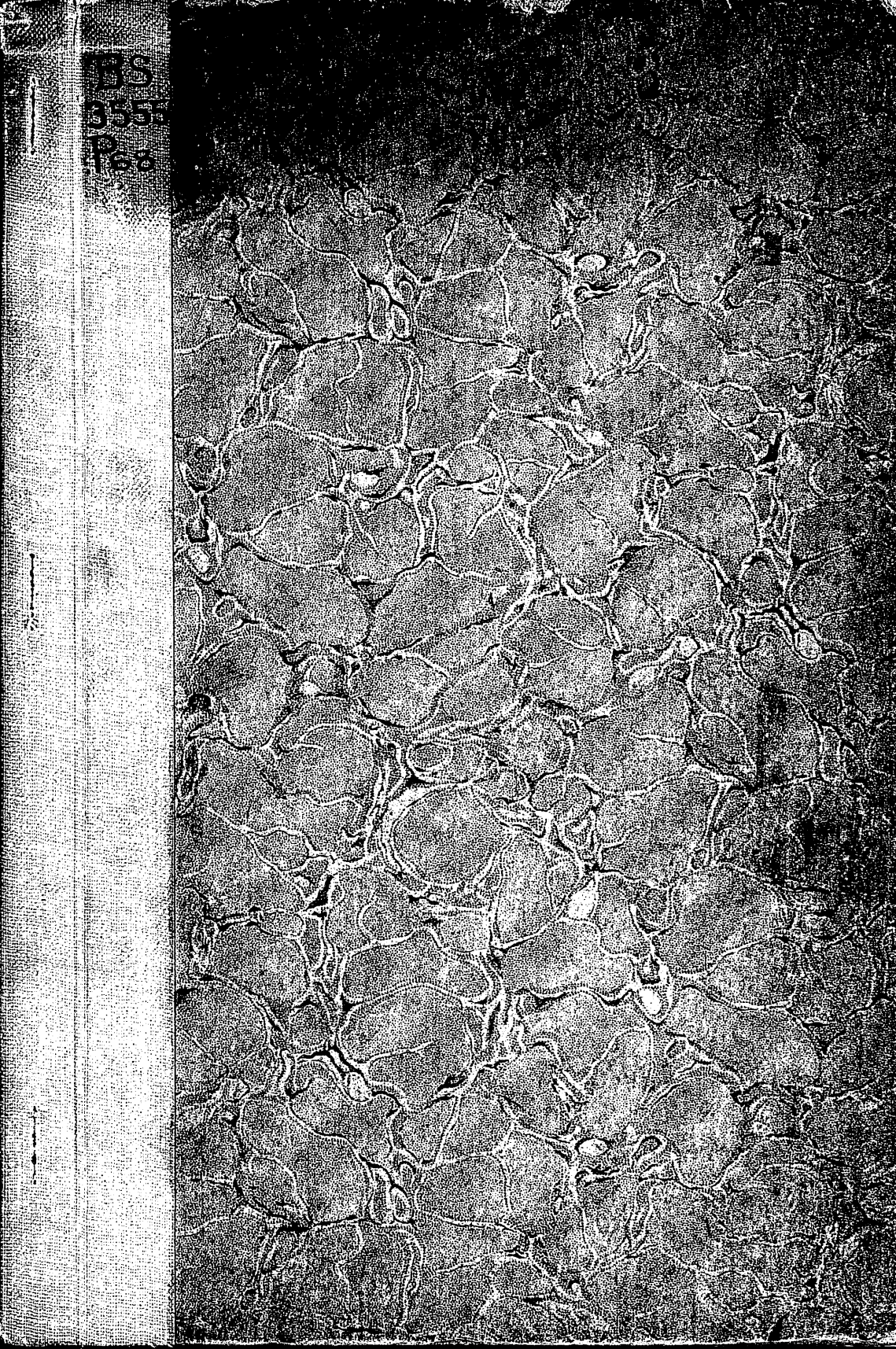
BS
855
P66

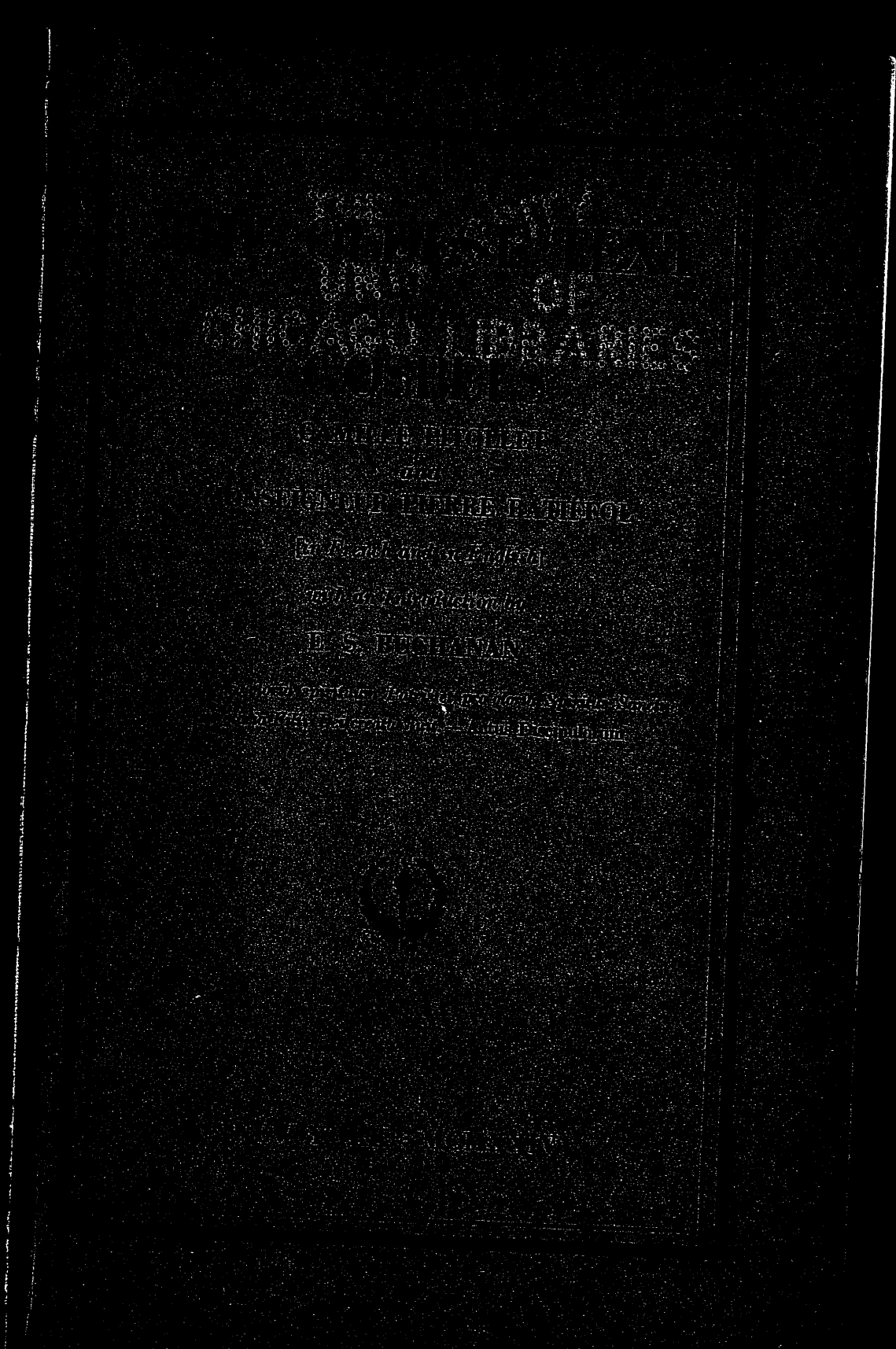


Gen Lib

The University of Chicago
Libraries

GIFT OF

E. S. Buchanan



Gen Lib.

Gen Lib

The University of Chicago
Libraries

GIFT OF

E. S. Buchanan

Gen. Lib.

THE OLDEST TEXT *of the* GOSPELS

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARIES

CAMILLE PITOLLET
and
MONSEIGNEUR PIERRE BATIFFOL

[*in French and in English*]

with an Introduction by

E. S. BUCHANAN

Diabolus pro gloria spirituum Patris et pro gloria Spiritus Sancti et pro gloria Filii Dei creatus fuit. — Actus Discipulorum.

NEW YORK : MCMXXIV

THE OLDEST TEXT

of the

GOSPELS

CAMILLE PITOLLET

and

MONSEIGNEUR PIERRE BATIFFOL

[*in French and in English*]

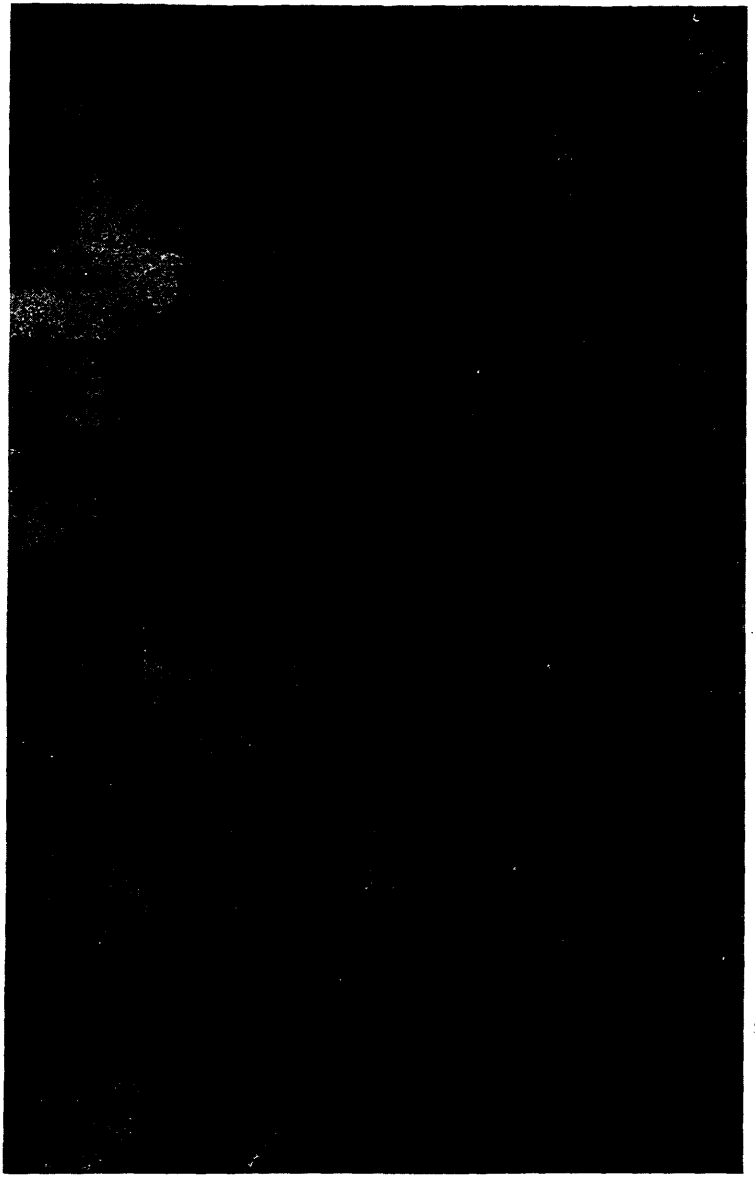
with an Introduction by

E. S. BUCHANAN

Diabolus pro gloria spirituum Patris et pro gloria Spiritus Sancti et pro gloria Filii Dei creatus fuit. — Actus Discipulorum.

NEW YORK : MCMXXIV

PG 8



CODEX PALIMPSESTUS

Twelve lines of Fol. 342 v°, col. 2, unreduced.

729802

INTRODUCTION

The story of the struggle between love and its ally truth against hate and its ally falsehood is an old old story, and the conflict is renewed and rerenewed through the ages in every soul of man. Spiritual prompting is behind every action we commit, every thought we think. We are either serving the Holy Spirit and loving the spirits of men, or serving malign spirits and hating all who stand in the way of our own glorification.

The Lord Jesus wept over Jerusalem because malign spirits had blinded the spirits of its inhabitants that they might not see the glory of the spirit of the Son of man. Today, He sorrows over great cities like New York where the grace or love of the Holy Spirit is so largely spurned and ignored.

The message that He gave by word and example has been long perverted by men whom malign spirits have induced to seek their own glory instead of God's glory, and so to build not on rock but on sand. The declaration of the love of the Father of spirits and of the Holy Spirit and of the Son of God for all the spirits of men, repeated again and again by the Lord Jesus, is of utterly inestimable worth to the whole human race. For behind that infinite love is infinite power.

> The disciples asked the Lord Jesus, Why dost Thou walk on the sea? The Lord Jesus answered, I walk upon the sea to shew to the spirits of men the glory of the Father of spirits and the glory of the Holy Spirit and the glory of the Son of God.

To abolish the miraculous birth and the miraculous deeds of the Lord Jesus is to abolish His Godhead, and to put out the Light of the spirits of men.

In the Palimpsest of Tarragona His Deity is attested in His oft-repeated words:

> I and My Father and the Holy Spirit are God alone.

Again we are told:

> After the Lord Jesus had preached unto the spirits of men the gospel of the glory of the spirits of the children of God, He ascended into the place of the glory of the spirits of the children of God.

And we are also told by the Lord Jesus Himself:

> They who for the glory of the Father of spirits and for the glory of the Holy Spirit and for the glory of the Son of God keep the word of the Holy Spirit believe by the grace of the Holy Spirit in the gospel of the glory of the spirits of the children of God.

This spiritual glory of God's children it is the prime work of malign spirits to make us disregard, despise and disbelieve in, and to substitute instead as life's chief object the seeking of our own glory. Against this temptation the Lord Jesus warns us in the concluding words of the *Sermon on the Mount:*

> He who seeketh the glory of the Father of spirits and the glory of the Holy Spirit and the glory of the Son of God for the glory of the Father of spirits and for the glory of the Holy Spirit and for the glory of the Son of God is like a man that buildeth a house on a rock.
>
> He that seeketh his own glory is like a man that buildeth without a foundation on sand.

How soon our spirits would find peace if God's glory became our chief desire!

E. S. BUCHANAN.

NEW YORK CITY,
March, 1924.

CONTENTS

PAGE

First Article from the *Mercury of France* of June 1, 1923, by Camille Pitollet:
(*a*) in French 1
(*b*) in English 9

First Article from *La Croix* of Paris of September 9, 1923, by Monseigneur Pierre Batiffol:
(*a*) in French 17
(*b*) in English 22

Second Article from the *Mercury of France* of October 15, 1923, by Camille Pitollet:
(*a*) in French 27
(*b*) in English 34

Second Article from *La Croix* of Paris of November 20, 1923, by Monseigneur Pierre Batiffol:
(*a*) in French 41
(*b*) in English 45

Third Article from the *Mercury of France* of December 15, 1923, by Camille Pitollet:
(*a*) in French 49
(*b*) in English 55

Fourth and Final Article from the *Mercury of France* of February 1, 1924, by Camille Pitollet:
(*a*) in French 61
(*b*) in English 66

Mercure de France (June 1, 1923), p. 522.

LA DÉCOUVERTE DU PLUS ANCIEN TEXTE DES EVANGILES DANS UN PALIMPSESTE ESPAGNOL DE TARRAGONE.

Peu de lecteurs du *Mercure* connaissent, j'imagine, le nom et l'œuvre du Dr. E. S. Buchanan. Qu'il me soit donc permis, avant toute autre chose, de les leur présenter brièvement.

Anglais de naissance, le Dr. Buchanan est fils d'un Ecossais parfaitement orthodoxe et d'une mère originaire du comté de Wiltshire. A la mort de son père, il fut confié aux soins de l'évêque de Salisbury, lequel n'était autre que John Wordsworth, le propre neveu du poète. Mais John Wordsworth se trouvait être l'un des meilleurs experts en palimpsestes qu'il y eût en Grande-Bretagne. Il initia donc son pupille à sa science et c'est ainsi que le Dr. Buchanan est devenu lui-même grand déchiffreur de vieux textes latins devant l'Eternel. En cette qualité, il a parcouru la plus grande partie de l'Europe en quête de documents relatifs aux origines de la Bible. Des 50 plus anciens manuscrits latins du Nouveau Testament, il en a vu et manié 48! Son renom professionnel était, d'ailleurs, assez assuré pour que, dès 1912, Sir Frederick Kenyon lui écrivît une missive louangeuse, dont je traduis ce passage:

> Je vous suis sincèrement reconnaissant du don de votre volume et des mots plus aimables encore qui l'accompagnent. Si mon petit ouvrage a été réellement ce qui a attiré votre attention vers les manuscrits bibliques, ç'aura été, que je sache, mon chef-d'œuvre. Votre zèle et votre attention dans le déchiffrement et l'édition de manuscrits difficiles sont au-dessus de tout éloge. Quant à vos publications successives de manuscrits latins anciens, elles constituent les contributions les plus substantielles qui soient à la critique des textes et vous avez le droit d'en être fier. . . .

Ceci posé, qu'il serait donc intéressant de dire ici comment le bien connu Bernard Quaritch, de Piccadilly, London, était entré en possession de certain codèx in-4° de 432 feuilles de mince vélin mesurant 14 pouces sur 10, divisé,—en sa qualité de livre d'église,—en 500 sections, dont 379 sont occupées par des passages du Nouveau Testament et 226 des Evangiles, sans compter les prières, répons et rubriques appartenant à cette antique

liturgie mozarabe dont j'ai naguère entretenu les lecteurs du *Mercure!* Qu'il me suffise d'indiquer simplement que cet unique joyau, dérobé à Tarragone, à la Cathédrale, en 1906, par des Allemands, entra en 1907 au Musée de *The Hispanic Society of America*, 156e rue de Broadway. Or, en janvier 1916, M. Buchanan, actuellement professeur à l'Ecole préparatoire d'Ardsley Towers, remplissait les fonctions de curateur des manuscrits de la dite Société. On pense bien que le manuscrit d'Espagne l'intéressa tout de suite. Mais ce n'est qu'après avoir longtemps pâli sur lui qu'il finit par s'apercevoir que le texte biblique qu'il renfermait était écrit sur un parchemin où avaient été grattées de plus anciennes écritures et que cette peau d'antilope était de celles employées déjà, sans doute, avant l'ère chrétienne et, en tout cas, jusqu'au sixième siècle de notre ère. Ayant ainsi acquis la conviction qu'il avait un véritable palimpseste entre les mains, il procéda donc à en démêler les textes oblitérés. Il se livra à cette étude jusqu'en avril 1917, date où le document fut mis sous clef. Mais il convient de lui donner la parole, en mettant simplement en français ses propres déclarations à l'*Introduction* du petit livret à tirage limité qu'il publia sous le titre: *Luke, John, Acts*, chez l'éditeur londonien C.-F. Roworth, sans parler de l'article spécial par lui écrit sur sa découverte, en 1917, dans la *Bibliotheca Sacra* d'Oberlin, Ohio:

Après vingt ans de recherches du texte original des Evangiles, je présente aux lecteurs un document unique, provenant d'un palimpseste espagnol originaire de Tarragone et apporté ici en 1907, au Musée de la Société Hispanique d'Amérique. Etant, en 1916 et 1917, Conservateur des Manuscrits de cette Société, j'eus le loisir et l'opportunité d'y étudier des mois durant ce palimpseste, que je transportai sur le toit de l'édifice pour jouir du maximum de l'éclatante lumière américaine.

Il me fallut près d'une année pour en découvrir les mots cachés, qu'un bain d'acide avait lavés afin d'y écrire à leur place le texte évangélique que l'on nous a servi pendant des siècles. A force de persévérance et grâce à une longue expérience préalable des palimpsestes, je fus à même de lire les vocables cachés par le moyen des morsures produites à la surface du vélin par le stylet de fer et qui avaient survécu à l'effacement de l'encre. Mais l'œuvre d'oblitération de presque toute trace d'écriture de ces siècles lointains avait si bien été réalisée que ni le vendeur, ni l'acheteur du manuscrit ne s'aperçurent que c'était un palimpseste. C'est à cette presque totale oblitération que le manuscrit a dû de ne pas être détruit, comme il l'eût été à peu près sans aucun doute si son écriture enterrée eût été aisément déchiffrable. Sauvé des yeux de l'observateur ordinaire, il a donc survécu à l'inquisition millénaire pratiquée de

380 à 1380 par les fauteurs du texte revisé de notre Bible, alors qu'ils s'efforçaient d'en établir un texte unique, sur la terre.

Les frais énormes qu'entraînait l'acquisition de peaux fines dans les premiers siècles donnèrent naissance aux palimpsestes. Et c'est l'incomparable valeur du vélin de notre manuscrit qui le fit employer deux fois pour recevoir la leçon des Evangiles. Travaillant sans relâche depuis 1896 à des manuscrits bibliques, mes découvertes sur ce terrain m'avaient donné dès 1911 la conviction qu'il avait existé dans l'Europe Occidentale, dans les premiers siècles, un texte tel que celui maintenant découvert. Mais je doutais qu'un tel texte eût été conservé. Cependant en 1914 j'avais déjà annoncé, me basant sur les vestiges trouvés dans les plus anciens manucrits latins, le caractère général de ce palimpseste, qui est, depuis 1917, une réalité. Il est en latin, en double colonne de 22 lignes à la page. Ce sont ces doubles colonnes et le peu d'étendue, ainsi que la régularité des lignes d'écriture, qui ont été les auxiliaires les plus efficaces du déchiffrement. Actuellement, le palimpseste contient 432 feuillets de mince et parfait vélin.

Le soussigné en avait préparé l'édition à New-York en 1917, qui eût fait connaître au monde ce texte nouvellement découvert. Cette édition, imprimée par les fils de G.-P. Putnam, a été détruite. Mais un jeu complet d'épreuves en a été déposé au *British Museum*. Un choix en fut d'abord publié dans la *Bibliotheca Sacra* d'Oberlin, Ohio, en janvier 1917. Un éloge de la découverte est contenu dans la brochure publiée en 1918 à New-York par B.-E. Scriven: *Thoughts for an enquiring Mind.* (*Pensées pour un esprit chercheur.*)

Dans l'article de la *Bibliotheca Sacra*, le Dr. Buchanan établit nettement que les variantes d'avec les versions revisées de la Bible,—variantes qu'il a découvertes dans quatre anciens textes latins,[1]—se rencontrent toutes dans ce palimpseste de la *Hispanic Society of America*. Cela lui permet d'en conclure que le dit palimpseste est beaucoup plus rapproché de la source de la Bible qu'aucun autre texte connu.

Les manuscrits,—remarque-t-il fort pertinemment,—du texte occidental de la Bible qui ont vu le jour ont tous été corrigés plus ou moins complètement en conformité avec les textes de la Vulgate et les textes alexandrins. Le codex du *Musée Hispanique* enferme, d'autre part, dans sa version première, un texte absolument indépendant de la Vulgate. C'est ce quien constitue la suprême valeur et lui confère sa prééminence sur tous les autres textes jusqu'ici découverts.

[1] Voici, pour les curieux, l'exacte référence bibliographique de ces textes: 1. *Codex Corbeiensis* (IV^{e}–V^{e} siècles), *Old-Latin Biblical Texts*, n. 5 (1907), 2. *Codex Veronensis* (IV^{e}–V^{e} siècles), *ibid.*, n. 6 (1911), 3. *Codex Harleianus* (X^{e} siècle), *Sacred Latin Texts*, n. 3 (1915), 4. *Codex Tabarensis Beati* (an. 968), *Sacred Latin Texts*, n. 4 (1916). On comprend que je ne puisse, dans cet article, m'étendre sur le détail des concordances curieuses entre ces textes anciens et la version-mère du palimpseste de Tarragone. Il suffit de les signaler et d'indiquer où ceux qui désireraient les examiner en détail les trouveront.

Il est probable que ce texte oblitéré qu'a reconstitué Buchanan a dû être transcrit au VI^e siècle. Certaines de ses particularités permettraient, semble-t-il, de lui assigner comme source une version de la Bible datant ou du I^er ou du II^e siècle de notre ère. Une telle version serait donc antérieure de deux ou trois siècles à celle de saint Jérôme, cette "Vulgate" faite au IV^e siècle sur des textes hébreux. Son intérêt essentiel, capital, consiste en ceci qu'on n'y trouve aucune base permettant d'établir la théorie du jugement dernier, pas plus que celle de la fin du monde. Rien ne s'y rencontre non plus touchant le baptême et l'enfer. La mise à mort du Christ n'y est pas imputée aux Juifs, mais seulement aux scribes. La naissance virginale de Jésus,—dogme central du premier et du second siècles,—y est affirmée et voilà un point intéressant, pour qui se souvient des controverses entre l'évêque de Salisbury et l'exégèse germanique. En outre,—et c'est là un détail révélateur, si l'on songe à la théorie ultérieure de l'homme toute vérité, de la femme tout mensonge,—la place qui y est assignée à la femme n'est pas cette place inférieure qui caractérise la version "autorisée" de la Bible. Nous connaissons tous le fameux texte, dans cette dernière, de l'oraison dominicale, d'après Mathieu, VI, 9–13:

Vous prierez donc ainsi: Notre Père, qui es dans les cieux, que ton nom soit sanctifié;

Que ton royaume arrive; que ta volonté soit faite sur la terre, comme elle l'est au ciel;

Donne-nous ce jour notre pain quotidien;

Et pardonne-nous nos dettes, comme nous pardonnons à nos débiteurs;

Et ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal: car à toi sont le royaume, et le pouvoir, et la gloire, pour toujours. Ainsi soit-il!

Voici cette même oraison dans notre palimpseste:

Père des Esprits, sanctifie les esprits des hommes par le Sauveur des Esprits, pour qu'ils soient participants, par le Sauveur des Esprits, de la gloire des esprits des enfants de Dieu.

Sauveur des Esprits, sauve les esprits des hommes des mauvais esprits, qui font que les esprits des hommes servent des esprits mauvais.

Fils de Dieu, parle aux esprits des hommes le verbe du Sauveur des Esprits, afin que les esprits des hommes puissent être sauvés des esprits mauvais par le verbe du Sauveur des Esprits et obtenir par le Sauveur des Esprits la gloire du Père des Esprits et la gloire du Sauveur des Esprits et la gloire du fils de Dieu,—laquelle est éternelle.

Père des Esprits, délivre par le Sauveur des Esprits les esprits des hommes

de l'Ennemi, qui hait et tente les esprits des hommes par de mauvais esprits, qui affligent les esprits des hommes.

Sauveur des Esprits, glorifie les esprits des hommes, pour que les esprits des hommes puissent être participants, par le Sauveur des Esprits, de la gloire du Père des Esprits et de la gloire du Sauveur des Esprits et de la gloire du Fils de Dieu,—laquelle est éternelle.

Fils de Dieu, montre aux esprits des hommes, par le Sauveur des Esprits, la gloire du Père des Esprits et la gloire du Sauveur des Esprits et la gloire du Fils de Dieu, afin qu'ils puissent être participants, par le Sauveur des Esprits, de la gloire du Père des Esprits et de la gloire du Sauveur des Esprits et de la gloire du Fils de Dieu.

Voici maintenant les non moins fameuses "Béatitudes," dans l'un et l'autre texte; celui de Matthieu, V, 3–11 et celui du palimpseste de Tarragone:

Bénis sont les pauvres en esprit, car leur est le royaume des Cieux;

Bénis sont ceux qui pleurent, car ils seront consolés;

Bénis sont les doux, car ils hériteront la terre;

Bénis sont ceux qui souffrent faim et soif pour la justice, car ils seront rassasiés;

Bénis sont les pitoyables, car ils obtiendront merci;

Bénis sont ceux dont le cœur est pur, car ils verront Dieu;

Bénis sont les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu;

Bénis sont les persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux;

Bénis soyez-vous, quand les hommes médiront de vous et vous persécuteront et diront toute sorte de mal contre vous, à cause de moi, faussement! . . .

Voici le texte du palimpseste:

Bénis sont ceux qui cherchent la gloire des esprits des enfants de Dieu, car ils obtiendront, par le Sauveur des Esprits, la gloire du Père des Esprits et la gloire du Sauveur des Esprits et la gloire du Fils de Dieu.

Bénis sont ceux qui ont faim et soif de la gloire du Père des Esprits et la gloire du Sauveur des Esprits et la gloire du Fils de Dieu, car ils seront satisfaits.

Bénis sont ceux qui sont persécutés par de mauvais esprits, parce qu'ils observent le verbe du Sauveur des Esprits, car leurs esprits seront consolés par le Sauveur des Esprits.

Bénis sont ceux qui observent par le Sauveur des Esprits le verbe du Sauveur des Esprits, car leurs esprits seront sauvés de tous les mauvais esprits par le Sauveur des Esprits.

Bénis sont ceux qui observent le verbe du Sauveur des Esprits, car leurs esprits seront sauvés des hommes qui servent les mauvais esprits.

Bénis sont ceux qui observent par le Sauveur des Esprits le verbe du Sauveur des Esprits; car leurs esprits seront sauvés de l'ennemi qui hait et tente les esprits des hommes par de mauvais esprits.

Bénis sont ceux qui observent le verbe du Sauveur des Esprits, car leurs esprits auront en partage, par le Sauveur des Esprits, la gloire du Père des Esprits et la gloire du Sauveur des Esprits et la gloire du Fils de Dieu.

On lira sans doute encore avec plaisir les deux versions du "miracle des pains et des poissons," du "*Feeding of the five thousand,*" comme disent les Anglais.

En voici d'abord la relation d'après Jean, VI, 3–11:

Et Jésus monta sur une montagne et il s'y assit avec ses disciples.

Et la Pâque, fête des Juifs, était proche.

Quand alors Jésus eut levé les yeux et vu une grande multitude assemblée autour de lui, il dit à Philippe: *Où achèterons-nous du pain pour qu'ils puissent manger?*

Il disait cela pour l'éprouver, car il savait ce qu'il ferait, lui.

Philippe lui répondit: *Deux cents deniers de pain ne leur suffiraient pas, pour que chacun en ait un peu!*

Un de ses disciples, André, frère de Simon-Pierre, lui dit:

Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux petits poissons. Mais qu'est cela pourtant de gens?

Et Jésus dit: *Faites asseoir les hommes!* Or, il était beaucoup d'herbe en ce lieu. Et les hommes s'assirent, au nombre d'environ cinq mille.

Et Jésus prit les pains et, quand il eut rendu grâces, il les distribua aux disciples et les disciples à ceux qui étaient assis. Et pareillement les poissons, autant qu'ils en voulaient.

Voici le récit du palimpseste:

Et le Seigneur Jésus partit pour une montagne avec ses disciples.

Et il prêchait aux esprits des hommes, par le Saint-Esprit, la gloire du Père des Esprits et la gloire du Saint-Esprit et la gloire du Fils de Dieu.

Et le Seigneur Jésus dit à ses disciples: *Combien de pains avez-vous?*

Les disciples répondirent: *Il y a ici un garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Mais qu'est ceci pour tant de gens?*

Et il dit à ses disciples: *Faites asseoir ce monde!* Et ils s'assirent.

Quand le Seigneur Jésus eut élevé les yeux, il dit:

Père des Esprits, glorifie les esprits des hommes par le Saint-Esprit, pour qu'ils puissent être participants de la gloire des esprits des enfants de Dieu!

Sauveur des Esprits, sauve les esprits des hommes des mauvais esprits, pour qu'ils puissent obtenir la gloire du Père des Esprits et la gloire du Saint-Esprit et la gloire du Fils de Dieu!

Et il distribua du pain au peuple. Et ils furent satisfaits.

Et ils glorifièrent le Père des Esprits et glorifièrent le Saint-Esprit et glorifièrent le Fils de Dieu, par le Saint-Esprit.[1]

On a indiqué plus haut que la position humiliée de la femme, qui caractérise les divers textes "conformistes" des Evangiles,

[1] Les répétitions constantes du texte de Tarragone s'expliquent du fait du caractère métrique de ce texte. Les Ecritures furent vraisemblablement chantées par les disciples, en conformité avec la tradition des rites anciens, où le rythme jouait un si grand rôle. Dans la suite, on en modifia la primitive version pour diverses causes, en particulier pour la rendre plus "sensationnelle" et intéressante.

n'apparaissait pas dans la leçon du palimpseste de Tarragone. Comme cet article se fait déjà trop long, je me bornerai à quelques brefs, mais combien typiques exemples! Relisons Luc XII, 1–2: on y relate l'arrivée à Béthanie, six jours avant la Pâque, de Jésus chez Lazare et comment Marthe leur servit à souper. Lazare, étant un homme, trône à table, naturellement, cependant que ses sœurs font les besognes serviles. Le palimpseste de Tarragone ne connaît pas encore cette relégation de la femme à la Cuisine.

Le Seigneur Jésus—y lit-on—vint avec ses disciples de Jérusalem à Béthanie. Alors, les sœurs de Lazare qu'il avait ressuscité firent un souper et elles s'assirent pour manger avec le Seigneur Jésus et ses disciples. Et Lazare, leur frère, était à table avec ses sœurs.

Voici encore la bénédiction des petits enfants, dont Luc XVIII, 15–16, a fait disparaître toute figure de femme, en conformité avec les traditions de l'Orient et d'après un système que l'on retrouve dans les Synoptiques, maintes fois:

Et certaines femmes apportèrent leurs enfants pour qu'ils fussent bénis par le Seigneur Jésus. Et les scribes et les pharisiens réprimandaient les femmes. Mais il dit aux scribes: *Laissez les femmes m'apporter leurs enfants. Car tels sont, en esprit, les disciples du Sauveur des Esprits!*

Telle est, en résumé, l'histoire du palimpseste de Tarragone. La controverse sur lui ne s'est ouverte publiquement que dans les derniers jours d'avril, à New-York. Nous ne la pouvons pas rapporter en cet article. Le Dr. Buchanan a envoyé des photographies du parchemin à Sir Frederick Kenyon, du *British Museum*, au Dr. Rendel Harris, Directeur de la *John Rylands Library* à Manchester et au Professeur Kirsopp Lake, de Harvard. Ces trois experts auraient confirmé—autant que faire se peut sur la simple vue de documents photographiques—la réalité du palimpseste et sa complète authenticité. Mais M. Huntington, fondateur de *The Hispanic Society of America*, n'entend pas qu'on détruise l'édifice de la foi orthodoxe. D'après *The New York Times* du samedi 28 avril dernier, M. Sydney Putnam a déclaré que ç'avait été sur des ordres exprès de ce richissime hispanophile que l'édition commencée de 1917 avait été supprimée et M. Buchanan déclare que M. Huntington lui dit que "*it would be a great blow to religion*" si le texte du palimpseste était publié "*and his conscience did not permit him to have it published.*" Il

a, d'ailleurs, mis sous clef le palimpseste, puis l'a laissé, nous dit-on, examiner par trois de ses amis: Don Federico Onis, un professeur de Salamanque détaché, pour y enseigner la littérature espagnole, à Columbia, le Dr. E.-A. Loew, de l'Université de Munich, et le Professeur Henry Sanders, de l'Université de Michigan. Le rapport de ces messieurs devrait être publié, car ce qu'on en rapporte sous cape ne suffit pas pour en valider les très incertaines conclusions.

CAMILLE PITOLLET.

Mercure de France (June 1, 1923), p. 522.

THE DISCOVERY OF THE OLDEST TEXT OF THE GOSPELS IN A SPANISH PALIMPSEST OF TARRAGONA.

Few readers of the *Mercury* know, I imagine, the name and the work of Dr. E. S. Buchanan. Let me then, at the outset, present them briefly.

Born in England, Dr. Buchanan is the son of a strictly orthodox Scot and a mother whose family belonged to the County of Wiltshire. On the death of his father, he was confided to the care of the Bishop of Salisbury, who was none other than John Wordsworth, grand-nephew of the poet. Now, John Wordsworth happened to be one of the best experts in Palimpsests to be found in Great Britain. He initiated his pupil in this science, and it is thus that Dr. Buchanan has become himself a notable decipherer of old Latin texts before the Eternal. In this capacity, he has ransacked the greatest part of Europe in quest of documents relating to the origin of the Bible. Of the fifty most ancient documents of the New Testament, he has seen and handled forty-eight. His reputation was sufficiently established for Sir Frederick Kenyon to have written to him in 1912 a letter of praise from which I translate this passage:

> I thank you sincerely for your gift of your volume ("Sacred Latin Texts, No. 1") and for the kind words which accompany it. If my little work ("Our Bible and the Ancient MSS.") introduced you to Biblical MSS., it will be, as far as I know, the best thing I have done. Your zeal and industry in the dedipherment and editing of difficult MSS. are beyond all praise. Your successive publications of old Latin MSS. are substantial contributions to Textual criticism, and you have the right to be proud of them.

Next, it will be interesting to tell here how the well-known Bernard Quaritch, of Piccadilly, London, came into possession of a certain Codex of 432 leaves of thin vellum measuring 14 inches by 10 inches and divided as a Church Lectionary into five hundred sections, of which 379 are occupied with passages from the New Testament, 226 from the Gospels without counting the Prayers, Responses and Rubrics belonging to that ancient

Mozarabic Liturgy with which I have recently entertained the readers of the *Mercury*. Let it suffice to say that this unique treasure after being stolen from Tarragona Cathedral in 1906 by some Germans, who sold it to Bernard Quaritch, entered in 1907 into the Museum of the Hispanic Society of America, 156th Street and Broadway, New York.

In January, 1916, Mr. Buchanan, who is now a teacher at Ardsley Towers, filled the position of Curator of Manuscripts to the said Society.

One would have imagined that the Manuscript from Spain interested him at once. But it was only after it had long been to him nothing out of the ordinary that he one day perceived that its Bible text was written on a parchment or vellum from which had been eliminated a more ancient writing and that its antelope skin was such as was used from before the Christian era until the sixth century of our era. Having become convinced that he had a real Palimpsest in his hands, he proceeded to unravel its obliterated readings. He gave himself up to this study until April, 1917, when the document was locked up. We will let him speak by translating into French his own statement in the Introduction to his little work of a few hundred copies comprising *Luke*, *John* and *Acts*, which he published in 1918, with the London publisher, C. F. Roworth, 88 Fetter Lane, E. C., not to mention the special article on his discovery written by him in the *Bibliotheca Sacra* of Oberlin, Ohio, for January 1917:

After twenty years of search for the original words of the Gospel, the unique text here presented to the reader was found in a Spanish Palimpsest, brought in 1907 to the Museum of the Hispanic Society of America in New York from Tarragona.

Holding the position of Curator of MSS. to the Society in 1916 and 1917, I had leisure and opportunity to study the Palimpsest for months together, and carry it with me to the roof of the Building to gain the utmost help from the bright American light.

It was nearly a year before I found out its hidden words, for they had been washed out by an acid bath, and the Gospel text which we for many centuries have known was then written over the washed out words. By perseverance and long previous experience with Palimpsests, I was able to read the hidden writing by the indentations which were made by the metal pen on the surface of the vellum, and which remained when the ink was removed.

So well had the work of obliterating almost all trace of the writing of early centuries been done that neither the seller nor the buyer of the MS. was aware that it was a Palimpsest. Owing to this nearly total obliteration, the MS.

was not destroyed, as it would undoubtedly have been had its BURIED readings been easily decipherable. Hidden from the ordinary observer's eye, the MS. survived the thousand years' inquisition made from 380 to 1380 by the supporters of our revised Bible text when they sought to establish their text alone on the earth.

The enormous cost of procuring skins of the fine quality of the early centuries led to the making of Palimpsests. It was owing to the pricelessness of the vellum of our MS. that it was TWICE used for receiving the text of the Gospels.

From 1896 working continuously on Bible MSS., by 1911, I was persuaded by my discoveries that there had been in the West of Europe in the first centuries such a text as that now found; but I doubted of its survival. As early as 1914, from traces detected in our most ancient Latin MSS., I had predicted the character of the Palimpsest's text *three years before its actual discovery.*

The text is in Latin, in double columns of twenty-two lines to a page. The double columns and the shortness and exact size of each line of writing have proved invaluable aids to its decipherment. The Palimpsest at present contains 432 leaves of thin and exquisitely finished vellum.

The writer prepared an edition in New York in 1917, introducing the newly-found text to the world. This edition (printed by G. P. Putnam's Sons) was suppressed; but a complete set of the proofs has been deposited in the British Museum. Selections were first published in the *Bibliotheca Sacra* of Oberlin, Ohio, for January, 1917. A commendation of the new discovery was privately printed in New York in 1918 in a pamphlet by B. E. Scriven, entitled THOUGHTS FOR AN ENQUIRING MIND.

In the article in the *Bibliotheca Sacra,* Dr. Buchanan establishes the fact that in the parable of the Prodigal Son, the chief variants from the Received Text (which he calls the "Revised Text")—variants previously discovered by him in four ancient Latin manuscripts*—are all found in the Palimpsest of the Hispanic Society of America. That leads him to the conclusion that the text of the Palimpsest is much nearer the source of the Bible than any other yet known text.

The manuscripts—he pertinently remarks—of the Western Text which have survived have been corrected into more or less complete uniformity with the Vulgate and Alexandrian texts.

* (Here are, for the inquisitive, the exact references for these four Manuscripts: (1) Codex Corbeiensis (IV–V Century), Old-Latin Biblical Texts No. V, 1907; (2) Codex Veronensis (IV–V Century), *ibid.*, No. VI, 1911; (3) Codex Harleianus (X–XI Century), Sacred Latin Texts No. III, 1915; (4) Codex Tabarensis Beati (anno 968), Sacred Latin Texts No. IV, 1916. It is impossible in this article to discuss in detail the curious agreements of these texts with the mother-version of the Palimpsest of Tarragona. It is only possible to refer to them and say where those who wish to examine them in detail will find them.)

The Codex of the Hispanic Museum has in its first writing a text absolutely independent of the Vulgate. It is this that constitutes its supreme value and gives it its preeminence over all other texts that are today known.

The obliterated text which Mr. Buchanan has restored was perhaps transcribed in the sixth century; but some of its characteristics he thinks allow the text from which it was copied to be assigned to the first or second century of our era. Such a text would be two or three centuries earlier than that of St. Jerome, the Vulgate, made in the fourth century following Judaized texts.

Its interest from the point of view of its contents consists in the fact that it gives no support to the dogmas of the Last Judgment and of the end of the world. No mention is made of Baptism or of Hell. The death of Christ is not imputed to the Jewish nation, but only to the Scribes. The Virgin Birth of Jesus—the central dogma of the first and second centuries—is clearly affirmed. This last point is of interest as recalling the controversy of the Bishop of Salisbury with the German exegesis (of Von Soden and his allies).

Moreover—and this is an eye-opener, if one thinks of the Clementine theory of man being all truth and woman all falsehood—the place assigned in the Palimpsest to woman is not the "inferior position given her in the Authorized Version of the Bible!"

We all know the famous text of the Authorized Version of the Lord's Prayer (Matt. VI, 9–13):

After this manner, therefore, pray ye:
Our Father which art in Heaven, hallowed by Thy name;
Thy kingdom come. Thy will be done in earth, as it is in Heaven.
Give us this day our daily bread,
And forgive us our debts, as we forgive our debtors.
And lead us not into temptation, but deliver us from evil;
For Thine is the kingdom and the power and the glory for ever, Amen.

Here is the same in our Palimpsest:

After this manner pray ye to the Father of spirits and the Saviour of spirits and the Son of God:

FATHER OF SPIRITS, SANCTIFY the spirits of men by the Saviour of spirits, that they may be partners by the Saviour of spirits of the glory of the spirits of the children of God.

SAVIOUR OF SPIRITS, SAVE the spirits of men from evil spirits, which make the spirits of men serve evil spirits.

SON OF GOD, SPEAK to the spirits of men the word of the Saviour of spirits, that the spirits of men may be saved from evil spirits by the word of the Saviour of spirits, and obtain by the Saviour of spirits the glory of the Father of spirits and the glory of the Saviour of spirits and the glory of the Son of God—glory which is eternal.

FATHER OF SPIRITS, DELIVER by the Saviour of spirits the spirits of men from the enemy, which hateth and tempteth the spirits of men by evil spirits that afflict the spirits of men.

SAVIOUR OF SPIRITS, GLORIFY the spirits of men, that the spirits of men may be partners by the Saviour of spirits of the glory of the Father of spirits and the glory of the Saviour of spirits and the glory of the Son of God—glory which is eternal.

SON OF GOD, SHEW unto the spirits of men by the Saviour of spirits the glory of the Father of spirits and the glory of the Saviour of spirits and the glory of the Son of God: that they may be partners by the Saviour of spirits of the glory of the Father of spirits and the glory of the Saviour of spirits, and the glory of the Son of God."

Here is now the no less famous Beatitudes, in both texts, that of Matt. V, 3–11 and that of the Palimpsest of Tarragona:

Blessed are the poor in spirit: for their's is the kingdom of heaven.

Blessed are they that mourn: for they shall be comforted.

Blessed are the meek: for they shall inherit the earth.

Blessed are they which do hunger and thirst after righteousness: for they shall be filled.

Blessed are the merciful: for they shall obtain mercy.

Blessed are the pure in heart: for they shall see God.

Blessed are the peace-makers: for they shall be called the children of God.

Blessed are they which are persecuted for righteousness' sake: for their's is the kingdom of heaven.

Blessed are ye, when men shall revile you, and persecute you, and shall say all manner of evil against you falsely, for my sake.

(Palimpsest Beatitudes):

Blessed are they who seek the glory of the spirits of the children of God: for they shall obtain by the Saviour of spirits the glory of the Father of spirits and the glory of the Saviour of spirits and the glory of the Son of God.

Blessed are they who hunger and thirst for the glory of the Father of spirits and the glory of the Saviour of spirits and the glory of the Son of God: for they shall be satisfied.

Blessed are they who are persecuted by evil spirits because they keep the word of the Saviour of spirits: for their spirits shall be comforted by the Saviour of spirits.

Blessed are they who keep by the Saviour of spirits the word of the Saviour of spirits: for their spirits shall be saved from evil spirits by the Saviour of spirits.

Blessed are they who keep the word of the Saviour of spirits: for their spirits shall be saved from the men who do serve evil spirits.

Blessed are they who keep by the Saviour of spirits the word of the Saviour of spirits: for their spirits shall be saved from the enemy which hateth and tempteth the spirits of men by evil spirits.

Blessed are they who keep the word of the Saviour of spirits: for their spirits shall be partners by the Saviour of spirits of the glory of the Father of spirits and the glory of the Saviour of spirits and the glory of the Son of God."

The reader will hear with pleasure the two versions of the "Miracle of the Loaves and Fishes" or the "Feeding of the Five Thousand," as the English call it. And first, here is the account given in John VI, 3–11:

And Jesus went up into a mountain, and there He sat with his disciples.

And the passover, a feast of the Jews, was nigh.

When Jesus then lifted up His eyes, and saw a great company come unto Him, He saith unto Philip, Whence shall we buy bread, that these may eat?

And this He said to prove him: for He Himself knew what He would do.

Philip answered Him, Two hundred pennyworth of bread is not sufficient for them, that every one of them may take a little.

One of His disciples, Andrew, Simon Peter's brother, saith unto Him,

There is a lad here, which hath five barley loaves, and two small fishes: but what are they among so many?

And Jesus said, Make the men sit down. Now there was much grass in the place. So the men sat down, in number about five thousand.

And Jesus took the loaves; and when He had given thanks, He distributed to the disciples and the disciples to them that were set down; and likewise of the fishes as much as they would.

Here is the account given in the Palimpsest:

And the Lord Jesus departed to a mountain with His disciples.

And He preached to the spirits of men by the Holy Spirit the glory of the Father of spirits and the glory of the Holy Spirit and the glory of the Son of God.

And the Lord Jesus said to His disciples: How much bread have ye?

The disciples answered: There is a lad here who hath five barley loaves and two fishes: but what are they among so many people?

And He said to His disciples: Make the people sit down. And they sat down.

And the Lord Jesus lifted up His eyes, and said:

Father of Spirits, glorify the spirits of men by the Holy Spirit, that they may be partners of the glory of the spirits of the children of God.

Saviour of spirits, save the spirits of men from evil spirits, that they may obtain the glory of the Father of spirits and the glory of the Holy Spirit and the glory of the Son of God.

And He distributed bread to the people. And they were satisfied.

And they glorified the Father of spirits and glorified the Saviour of spirits and glorified the Son of God by the Holy Spirit.

The constant repetitions of the Tarragona text are explained by the metric character of this text. The Scriptures were probably chanted by the disciples in conformity with the tradition of ancient rites, in which rhythm played a conspicuous part. Later the primitive text was modified for different reasons, especially to make it more sensational and generally interesting.

We noticed above that the humiliating position of woman, which is a mark of the "conformist" texts of the Gospels, is not found in the Tarragona Palimpsest. As this article is already too long, I will confine myself to some brief but very typical examples.

If we read Luke XII, 1–2, we are told of the arrival of Jesus six days before the Passover in Bethany at the home of Lazarus, and how Martha served at supper. Lazarus, being a man, sat like a superior at the table while his sisters did the servile work. The Tarragona Palimpsest does not yet know of this relegation of woman to the kitchen. We read in the Palimpsest:

The Lord Jesus came with His disciples from Jerusalem to Bethany. Now the sisters of Lazarus, whom He had raised, made Him a supper, and they sat at the table with the Lord Jesus and His disciples. And Lazarus, their brother, sat with his sisters.

Here is the blessing of little children, from which the Received Text of Luke XVIII, 15–16, has banished every trace of woman—in keeping with the traditions of the Orient, and following a scheme which one finds many times at work in the Synoptists:

And certain women brought their children to be blessed by the Lord Jesus. And the Scribes and the Pharisees scolded the women. But He said to the Scribes: Suffer the women to bring their children to Me. Such in spirit are the disciples of the Saviour of spirits!

Such is in brief the story of the Tarragona Palimpsest. The controversy concerning it only began in New York at the end of last April. We cannot give its outcome in this article. Dr. Buchanan has sent photographs to Sir Frederick Kenyon at the British Museum; to Dr. Rendel Harris at the John Ryland's Library, Manchester; and to Professor Kirsopp Lake of Harvard. These three experts would appear to have confirmed—as far as one can from the mere sight of photographs—the reality and full authenticity of the Palimpsest.

But Mr. Huntington, founder of the Hispanic Society of America, does not wish the edifice of the orthodox faith to be destroyed. According to the *New York Times* of Saturday, April 28, 1923, Mr. Sydney Putnam has declared that it was on the express orders of this rich Hispanophile that the edition begun in 1917 was suppressed; and Mr. Buchanan states that Mr. Huntington told him that it would be a great blow to religion if the text of the Palimpsest were published, and that his conscience did not permit him to have it published. He has accordingly locked up the Palimpsest after having had it examined by three of his friends: Dom Frederick Onis, Professor of Spanish Literature at Columbia from Salamanca, Dr. Elias Avery Loew of the University of Munich, and Professor Henry Sanders of the University of Michigan. The report of these three gentlemen should be published, because their confidential report is not sufficient to make their conclusions valid.

CAMILLE PITOLLET.

La Croix of Paris (September 9, 1923).

LE PLUS ANCIEN TEXTE DES EVANGILES OU LE "MERCURE DE FRANCE" MYSTIFIÉ.

Dans son numéro du 1er juin 1923, le *Mercure de France* qui, depuis quelque temps se pique de théologie, a publié un article intitulé "La découverte du plus ancien texte des Evangiles dans un palimpseste espagnol de Tarragone."

Cette découverte sensationnelle aurait été faite par le Dr. E. S. Buchanan, et l'auteur dudit article, M. Pitollet, professeur d'espagnol dans un lycée de Paris (si je suis bien informé), présente le Dr. Buchanan comme le pupille de l'évêque de Salisbury, le regretté John Wordsworth, l'éditeur du Nouveau Testament hiéronymien, un savant qui m'honorait de son amitié: je ne lui ai jamais connu de pupille.

M. Pitollet assure que John Wordsworth, qui "se trouvait être l'un des meilleurs experts en palimpsestes qu'il y eût en Grande Bretagne" (non, ce n'était pas là sa spécialité), initia "son pupille à sa science," et "c'est ainsi que le Dr. Buchanan est devenu lui-même grand déchiffreur de textes latins devant l'Eternel." Ce "devant l'Eternel" est une simple gentillesse littéraire de M. Pitollet. Il faut sans doute mettre au compte de cette même littérature l'attribution qu'il fait à M. Buchanan du titre de docteur, car nous ne pensons pas qu'il soit docteur, m'écrit d'Oxford l'homme le plus qualifié pour le savoir.

Mon correspondant ajoute: M. Buchanan s'est occupé de bonne heure des manuscrits de la Bible latine antérieure à saint Jérôme, "mais, quoiqu'il eût une grande persévérance et une certaine acuité, il était arrêté avant tout par sa grande ignorance du latin." C'est déjà grave.

Il donna pour ses débuts, à la *Clavendon Press*, une édition du *Codex Corbeiensis* de la Bibliothèque nationale. On eut soin de faire corriger les épreuves sur le manuscrit par un *scholar* sûr, dont je sais le nom. Le succès de ce premier travail fit perdre la tête à M. Buchanan: "Il s'imagina qu'il était sans rival comme éditeur de manuscrits, et spécialement dans le déchiffre-

ment de ce qui était écrit sous les grattages." Il fut dès lors possédé de la manie de retrouver ce qui avait été écrit *prima manu* et de lire l'illisible. "Il édita deux manuscrits des Epitres (l'un de British Museum, l'autre de la Bodleyenne): ses lectures différaient tant des collations des collaborateurs de Wordsworth, que ceux-ci se mirent à trois pour comparer l'édition de Buchanan et les manuscrits: le résultat de leur vérification fut de les convaincre que les éditions de Buchanan sont "en maints endroits entièrement sans valeur et qu'il voit nombre de choses qui n'existent pas. Sa passion pour découvrir ce qui est écrit sous les grattages le conduit à des absurdités."

Voilà ce que m'écrivait d'Oxford, en juin, un ami sous les yeux de qui j'avais voulu mettre l'article de M. Pitollet et son panégyrique de M. Buchanan.

Continuons, M. Buchanan, curateur, paraît-il, du musée de la *Hispanic Society of America*, à New-York, aurait découvert dans ledit musée un manuscrit "dérobe à Tarragone, à la cathédrale, en 1906, par des Allemands," acquis ensuite par "le bien connu Bernard Quavitch," de Londres, et passé enfin, on ne nous dit pas comment, au musée de la Société hispanique d'Amérique. M. Pitollet décrit ce manuscrit, dont il oublie de nous dire l'âge, comme un manuscrit "divisé en 500 sections, dont 379 sont occupées par des passages du Nouveau Testament, et 226 des Evangiles. . . ." Les lecteurs du *Mercure de France* pourront croire, après cela, que les Evangiles ne font pas partie du Nouveau Testament, mais peut-être s'étonneront-ils davantage que sur 500 sections (et que peuvent bien être ces sections? sections de quoi) il y en ait plus de 500 du Nouveau Testament et des Evangiles. Nous ne sommes pas au bout de nos étonnements.

Ici, M. Pitollet donne la parole à M. Buchanan lui-même.

Après vingt ans de recherches du texte original des Evangiles, dit M. Buchanan, je présente aux lecteurs un document unique, provenant d'un palimpseste espagnol, originaire de Tarragone. . . . En 1916 et 1917, j'eus le loisir et l'opportunité d'étudier des mois durant ce palimpseste, que je transportais sur le toit de l'édifice pour jouir du maximum de l'éclatante lumière américaine.

Il me fallut plus d'une année pour en découvrir les mots cachés, qu'un bain d'acide avait lavés afin d'y écrire à leur place le texte évangélique que l'on nous a servi pendant des siècles. . . .

Travaillant sans relâche depuis 1896 à des manuscrits bibliques, mes découvertes sur ce terrain m'avaient donné, dès 1911, la conviction qu'il avait existé dans l'Europe occidentale, dans les premiers siècles, un texte tel que celui maintenant découvert. Mais je doutais qu'un tel texte eût été conservé. . . .

A la rigueur, qu'un manuscrit, volé en 1906 par des Allemands à la cathédrale de Tarragone et acheté dans la suite par un musée de New-York, soit un manuscrit palimpseste, et que ni les voleurs, ni les acquéreurs ne s'en soient aperçus, s'ils n'étaient pas paléographes, ce n'est pas impossible. Que le manuscrit, dont l'écriture première a été oblitérée, soit un manuscrit calligraphié au VI^e^ siècle (comme l'énonce M. Pitollet), ce n'est pas impossible. Que se manuscrit du VI^e^ siècle soit un manuscrit des Evangiles de la traduction antérieure à saint Jérôme, cela non plus n'est pas impossible: on connaît d'autres fragments aussi anciens de cette même traduction, et j'en ai moi-même publié jadis. La découverte de M. Buchanan serait d'un interêt qui n'aurait rien d'inouï et qui serait notable.

Mais l'histoire se corse. M. Buchanan avait preparé l'édition de son texte, à New-York, en 1917, et il nous dit: "Cette édition, imprimée par les fils de G. P. Putnam, a été détruite." M. Pitollet ajoute: "M. Huntington, fondateur de *The Hispanic Society of America*, n'entend pas qu'on détruise l'édifice de la foi orthodoxe. D'après *The New-York Times* du samedi 28 avril dernier, M. Sydney Putnam a déclaré que ç'avait été sur des ordres express de ce richissime hispanophile que l'édition commencée de 1917 avait été supprimée, et M. Buchanan déclare que M. Huntington lui dit que *ce serait un grand coup pour la religion*, si le texte du palimpseste était publié, et que *sa conscience ne lui permettait pas de le publier*." Nous entrons dans le fabuleux.

Car une traduction préhiéronymienne des Evangiles n'est pas capable de "détruire l'édifice de la foi orthodoxe," de porter "un grand coup à la religion," pour cette simple raison que pareille traduction est calquée *sur l'original grec* des Evangiles, et que l'écart entre la traduction de saint Jérôme et n'importe quelle traduction latine (ou syriaque) antérieure n'est qu'un écart de variantes.

M. Pitollet imagine que le texte découvert par M. Buchanan pourrait avoir "comme source une version de la Bible datant ou du I^er^ ou du II^e^ siècle de notre ère," donc antérieure à celle de

saint Jérôme, "cette vulgate faite au IV^e siècle sur des textes hébreux." Voit-on une version latine des Evangiles datant du I^er siècle? Et qu'est-ce que les textes hébreux ont à voir avec les Evangiles? M. Pitollet parle des "répétitions constantes" du texte de Tarragone, "bon signe," dit-il, car elles s'expliquent du fait du caractère métrique de ce texte," comme si répétitions et mètre était tout un. "Les Ecritures, ajoute-t-il, furent vraisemblablement chantées par les disciples, en conformité avec la tradition des rites anciens, où le rythme jouait un si grand rôle." Voyez-vous l'épitre aux Romains chantée par ses destinataires, "en conformité avec la tradition des rites anciens?" M. Pitollet continue: "Dans la suite, on en modifia la primitive version pour diverses causes, en particulier pour la rendre plus sensationnelle et intéressante." On aurait travaillé "la primitive version" de l'épitre aux Romains "pour la rendre plus sensationnelle et intéressante," quel enfantillage! et sans prendre garde que l'original grec subsistait, quelle incohérence! Et voilà la critique historique pratiquée au *Mercure de France!*

J'arrive au point le plus grave. M. Huntington a refusé de laisser publier le texte que M. Buchanan prétendait avoir lu dans son palimpseste. Si ce texte était une version latine préhiéronymienne, M. Huntington n'aurait jamais eu lieu de croire sa conscience engagée par une pareille publication. Il faut pour expliquer les scrupules de M. Huntington que le texte de M. Buchanan soit un produit de son imagination, et la plus charitable explication que l'on puisse donner de son cas est qu'il n'est pas entièrement responsable de tout ce qu'il dit ou fait. C'est l'explication qui m'est suggérée par mes amis d'Angleterre, où personne n'a pris au sérieux la prétendue découverte de M. Buchanan.

On aura la confirmation de cette hypothèse rien qu'à lire les quelques citations que M. Pitollet fait du texte Buchanan. Il ne s'agit pas là de variantes au texte des Evangiles canoniques, mais d'un *rifacimento*, par exemple, de l'Oraison dominicale ou des Béatitudes. Jugez-en:

> Bénis sont ceux qui cherchent la gloire des esprits des enfants de Dieu, car ils obtiendront par le Sauveur des esprits la gloire du Père des esprits et la gloire du Sauveur des esprits et la gloire du Fils de Dieu.

On aurait pu imaginer que le palimpseste de Tarragone, s'il

existe, recélait une Ecriture manichéenne, ou priscillianiste, mais non, il n'a donné à M. Buchanan qu'un galimatias spirite.

Je voudrais, puisque la *Croix* est lue très loin, que quelque lecteur espagnol nous édifie sur le vol commis à la cathédrale de Tarragone, et quelque lecteur américain sur le sentiment qu'à New-York on a du sérieux de M. Buchanan.

Mais quelle pitié qu'à Paris une grande revue comme le *Mercure de France*, quand elle se met à toucher à des questions d'histoire ou de littérature religieuse, puisse imprimer des billevesées de ce calibre!

PIERRE BATIFFOL.

La Croix of Paris (September 9, 1923) by Monseigneur Pierre Batiffol.

THE MOST ANCIENT TEXT OF THE GOSPELS, OR THE "MERCURY OF FRANCE" HOAXED.

In its issue of June 1, 1923, the *Mercury of France*, which has for some time prided itself on its Theology, has an article entitled: "The Discovery of the most Ancient Text of the Gospels in a Spanish Palimpsest from Tarragona."

This sensational discovery claims to have been made by Dr. E. S. Buchanan, and the author of the said article, M. Pitollet, Professor of Spanish (if I am rightly informed) in a Paris College, presents Dr. Buchanan as a pupil of the Bishop of Salisbury, the lamented John Wordsworth, Editor of the Oxford Vulgate New Testament, a scholar who honoured me with his friendship, but of whom I never knew that he had any pupil.

M. Pitollet tells us that John Wordsworth, who "was one of the best experts in Palimpsests in Great Britain (no, that was not his forte), initiated his pupil in his knowledge"; and it is thus that "Dr. Buchanan has become himself a noted decipherer of Latin Texts before the Eternal." These last words—"before the Eternal"—are merely a literary politeness on the part of M. Pitollet, and we must also put in the same category the tilte of "Dr." which he has gratuitously given to Mr. Buchanan. "We don't think he is a Doctor," writes to me from Oxford the man there who is the most qualified to know. My correspondent from Oxford adds: "Mr. Buchanan took up early the study of the MSS. of the Bible that were produced before Jerome; but although he had a great amount of perseverance, and a certain smartness, he was stopped from going far by his profound ignorance of Latin." The case is already a serious one!

He started out with an edition from the Clavendon Press of the Codex Corbeiensis of our National Library. The authorities took care to have his proofs corrected beforehand by a real scholar, whose name I could give. The success of this first work completely turned the head of Mr. Buchanan. In the words of my correspondent:

He imagined himself to be without rival as an editor of MSS., and especially in the deciphering of verses written and subsequently erased. He was henceforth possessed with the mania of recovering what had been written by the first hand, in fact, of reading the unreadable.

He edited later two MSS. of St. Paul's Epistles (one from the British Museum, the other from the Bodleian). His readings differed so much from those given by the scholars continuing the work of Wordsworth, that three of them joined together to compare the edition of Buchanan with the MSS. The result was to convince them that the editions of Buchanan are in many places entirely valueless, and that he sees a number of things which do not exist. His mania for discovering that which was written by the first hand and subsequently erased leads him into absurdities.

That is what a friend wrote me from Oxford only last June, a friend to whom I had sent M. Pitollet's article with its panegyric on Mr. Buchanan.

But let us continue. Mr. Buchanan (it would seem) when Curator of the MSS. of the Hispanic Society of America in New York discovered in the said Museum a MS. stolen from Tarragona from the Cathedral, in 1906, by two Germans, afterwards acquired by the well-known Bernard Quavitch of London, and later passed on by him (we are not told how) to the Museum of the Hispanic Society of America. M. Pitollet describes this MS., of which he does not tell us the age, as "divided into 500 Lections, 379 being of the New Testament and 225 of the Gospels." The readers of *The Mercury* will perhaps believe after that that the Gospels are no part of the New Testament; and that out of the 500 readings there are more than 600 of the New Testament and Gospels. We are not at the end of our astonishments.

Here M. Pitollet gives the word to Mr. Buchanan himself:

After twenty years of search for the original word of the Gospels (says Mr. Buchanan) I present to my readers a unique document, derived from a Spanish Palimpsest coming from Tarragona. In 1916 and 1917 I had the leisure and opportunity to study for months together this Palimpsest, which I carried to the roof of the Building to obtain the maximum of the bright American sunlight. It took me a year before I was able to recover the hidden words, which an acid bath had washed out, in order to write in their place the Gospel Text which we have used during the past centuries. Working without cessation from 1896 on Bible MSS., my discoveries in this field led me in 1911 to the conviction that there had existed in Western Europe in the first centuries a Bible Text such as that now discovered, but I had doubted of its survival.

Strictly speaking, that a MS. stolen in 1906 from the Cathe-

dral of Tarragona and purchased later by a New York Museum might be a Palimpsest is not an impossibility; and it is possible for neither the sellers nor the buyers if they were not palaeographers to have known that it was a Palimpsest. That a MS. of the sixth century might be a MS. of the Gospels in a translation earlier than St. Jerome's, that, too, is not impossible. Other fragments of translation earlier than St. Jerome's are known; and I have myself already published some of these fragments. The discovery of Mr. Buchanan might so far be interesting, containing as it would nothing hitherto unheard of and something worth recording.

But the story takes on strange features. Mr. Buchanan prepared an edition of his Text in New York in 1917 and he tells us, "This edition printed by G. P. Putnam's Sons has been destroyed." M. Pitollet adds: "Mr. Huntington, founder of the Hispanic Society of America, does not intend to have the edifice of the orthodox faith demolished."

According to the *New York Times* of April 28th last, Mr. Sydney Putnam declared that it was by the express orders of this Spain-loving millionaire that the edition printed in 1917 was suppressed; and Mr. Buchanan goes on to declare that Mr. Huntington told him it would be a great blow to religion if the text of the Palimpsest were published, and that his conscience did not permit him to publish it. In all this we are clearly in the domain of the fabulous.

For no publication of an earlier form of the Gospels than that of St. Jerome could "destroy the edifice of the orthodox faith," or deal "a blow to religion"; for the simple reason that any such translation would have to be based on the same original Greek of the Gospels, and the difference between no matter what earlier translation (Latin or Syriac) and that of St. Jerome is only a difference between variants in renderings from the same original Greek.

M. Pitollet imagines that the text discovered by Mr. Buchanan may have for its source a form of the Gospels dating from the first or second century of our era, and therefore much earlier than the Vulgate of St. Jerome, which he says was "made in the fourth century and based on Jewish (Judaized) texts."

Was there any *Latin* form of the Gospels in the first century? And what have the Jewish texts to do with the Gospels?

M. Pitollet speaks of the "constant repetitions" of the Tarragona Text. "Good sign," he says; "for they are in strict accord with the metric character of this text." As if repetitions and metre were one and the same! "The Scriptures," he adds, "were probably chanted by the disciples, in conformity with the ancient religious rites in which rhythm played a great part." Can we imagine the Epistle to the Romans chanted by those who received it in conformity with the ancient rites?

M. Pitollet continues: "In process of time, the primitive text was modified for different reasons, in particular to make it more sensational and interesting."

One has modified then the Epistle to the Romans to make it more sensational and interesting! What childishness! And to have done this ignoring the fact that the original Greek was in existence! What a crazy idea! And this is the kind of historic criticism that has been put over on the *Mercury of France!*

But now I come to the most serious part. *Mr. Huntington has definitely refused to allow the text, which Mr. Buchanan pretends to have read, to be published.*

If this text were really a Latin translation earlier than that of St. Jerome, Mr. Huntington would have no cause for believing his conscience compromised by such a publication. The only explanation of the scruples of Mr. Huntington is that *the text of Mr. Buchanan is a product of his own imagination; and the most charitable explanation that can be given of his case is that he is not entirely responsible for what he says or does.*

This is the explanation suggested to me by my friends in England, where no one has taken seriously the pretended discovery of Mr. Buchanan.

For confirmation of this explanation, one has only to read some quotations from the Buchanan Text given by M. Pitollet. It is not a text containing merely variants from the Canonical Gospels; but an entire making over of, for example, the Lord's Prayer, and of the Beatitudes. Take one of the Beatitudes:

> Blessed are they who seek the glory of the spirits of the children of God: for they shall obtain by the Saviour of spirits the glory of the Father of spirits and the glory of the Saviour of spirits and the glory of the Son of God.

One might have supposed that a Palimpsest from Tarragona, if it were genuine, would have had for its under writing either a

Manichean or a Priscillianist Version of Scripture. But no; *it has given to Mr. Buchanan only this silly drivel about spirits.*

I would request, since *La Croix* is read very widely, that some Spanish reader enlighten us on the theft from the Cathedral of Tarragona; and that some American reader inform us on the view taken in New York of the sanity of Mr. Buchanan.

But meanwhile what a pity that in Paris a great Review like the *Mercury of France,* in opening its columns to discussions of History, or of Religious Literature, should have printed drivel of this kind!

PIERRE BATIFFOL.

Mercure de France (October 15, 1923).

LE PLUS ANCIEN TEXTE DES EVANGILES, OU LE "MERCURE DE FRANCE" MYSTIFIÉ.

Sous ce titre, M. Pierre Batiffol a fait paraître, dans la *Croix* de Paris, le 10 septembre dernier, un long article où il m'accuse d'avoir "mystifié" les lecteurs du *Mercure* en leur servant, le 1er juin dernier, la fable du palimpseste de Tarragone déchiffré par le Révérend E.-S. Buchanan. Son argumentation, extrêmement étourdie, consiste à dénier toute espèce de valeur, individuelle et scientifique, à cet érudit, sur la foi, semble-t-il, d'une lettre d'un ami anonyme d'Oxford. Car de l'œuvre, véritablement considérable, de M. E.-S. Buchanan, M. Pierre Batiffol ne connaît ou, du moins, ne cite que quelques fragments: sa publication " à la Clavendon (*sic*) Press,"[1] en 1907, du texte des quatre *Evangiles* d'après le *Codex Corbeiensis* à la Bibliothèque Nationale et son édition de "deux manuscrits des *Epîtres*, l'un de (*sic*) British Museum, l'autre de la Bodleyenne."[2] Ni, entre

[2] Ce sont, avec plus de précision bibliographique, les publications intitulées: *The four Gospels from the Codex Corbeiensis, together with the Fleury Palimpsest.* Oxford. At the Clarendon Press, 1907, [*Old Latin Biblical Texts*, n° V].—*The Epistles and Apocalypse from the Codex Harleianus, numbered Harl. 1772 in the British Museum* (London, Heath, Cranton and Ouseley, 1914, *Sacred Latin Texts*, n° I). *The Epistles of Saint Paul from the Codex Laudianus, numbered Laud. Lat. 108 in the Bodleian Library*, Oxford (London, Heath, Cranton and Ouseley, 1914, *Sacred Latin Texts*, n° II).

autres travaux imprimés, l'édition du texte des quatre *Evangiles* d'après le *Codex Veronensis*—Oxford, 1911 (*Old Latin Biblical Texts*, n° IV)—, ni celle de ces mêmes *Evangiles* d'après le *Codex Harleianus* irlandais au British Museum—London, 1914 (*Sacred Latin Texts*, n° III), ni celle enfin des *Epîtres catholiques* et de l'*Apocalypse* d'après le *Codex Laudianus* latin n° 43 de la Bodleyenne, en même temps que du commentaire de Beatus sur l'*Apocalypse* d'après le manuscrit newyorkais Morgan—(London, 1916, *Sacred Latin Texts*, n° IV), ne lui semblent dignes de men-

[1] Un peu plus bas, M. Pierre Batiffol m'attribue la graphie "Quavitch" pour désigner le libraire archiconnu de Londres, Bernard Quaritch.

tion. Il passe, de même, sous silence, les travaux et publications d'exégèse évangélique, particulièrement ces quatre précieuses brochures imprimées en Amérique en 1914, 1915 et 1916: *The Search for the original Words of the Gospel; Christ's teaching on divorce according to the earliest MSS.; The early revisers of the Gospel* et *Ancient Testimony to the early corruption of the Gospels.*[1] Enfin, avant d'écrire, sans se donner la peine d'étudier la question, que le palimpseste de Tarragone n'avait "donné à M. Buchanan qu'un galimatias spirite," M. Pierre Batiffol—qui a, si nous n'errons, de très familières accointances avec la Bibliothèque Nationale,—eût dû y aller lire les publications suivantes du même Buchanan: *An unique Gospel text* (London, 1918)—dont nous lui recommandons surtout les deux *Introductions* et l'*Avant-Propos;—Euangelium sec. Lucam (sine Judaizantium emendationibus) e codice rescripto Tarragonensi, olim in Bibliotheca Ecclesiae Cathedralis Tarragonae,*[2] *nunc in aedibus Societatis Hispanensis Americanae Novi-Eboraci asservato, extractum et translatum ab textu latino omnium antiquissimo per E. S. Buchanan, M.A., B.Sc.* (New York, 1919); *Euangelium sec. Iohannem, etc.* (publication du texte de l'Evangile selon saint Jean d'après le même manuscrit, *ibid.*, 1919) et *Actus Discipulorum, etc.* (publication du texte des *Actes* d'après la même source, *eodem loco et anno*).

C'est—la chose est manifeste—seulement après un attentif examen de ces travaux que M. Pierre Batiffol eût dû—le temps ne lui a pas, depuis le 1er juin, fait défaut—prendre la plume et nous osons croire qu'alors il ne nous eût plus accusé ainsi à l'étourdie. Car, d'après son article du 10 septembre—auquel

[1] Les 3 premières brochures reproduisent le texte de conférences, la quatrième est la réimpression d'un article paru dans la *Bibliotheca Sacra* d' Oberlin(Ohio), en avril 1916.

[2] Comme, à la fin de son article, M. Pierre Batiffol semble révoquer en doute la véracité du "vol commis à la cathédrale de Tarragone" et en appelle à ce sujet à "quelque lecteur espagnol,"—qui n'a pas réagi—nous l'engageons à se faire, du même coup, renseigner également sur la façon dont a été "acheté," au couvent de San Clemente à Tolède, par l'Espagnol qui le vendit en octobre 1910 à Londres au libraire de feu J.-P. Morgan pour sa bibliothèque, de New-York, l'inappréciable manuscrit de 180 feuillets parchemin grand in-f° avec 110 merveilleuses miniatures en couleur, contenant le commentaire du prêtre espagnol Beatus (VIII^{e} siècle) sur l'*Apocalypse*, que M. E. S. Buchanan a traduit en anglais. Sur Beatus, M. P. Batiffol devrait bien lire l'*Introduction* de 1916 aux *Sacred Latin Texts*, n° IV.

nous répondons du fond de la Bourgogne, loin de nos livres et de nos notes,—M. Buchanan n'a jamais été, comme nous l'écrivîmes, "pupille de l'évêque de Salisbury, le regretté John Wordsworth." Ouvrons la plaquette de 1914: *The Search for the original words of the Gospel*, qui reproduit une conférence prononcée à l'*Union Theological Seminary* de New-York le 3 décembre 1914. Nous y lisons, p. 4:

J'eus le très grand privilège d'être associé avec l'évêque John Wordsworth, de Salisbury. C'est grâce à lui que j'entrai dans le ministère de l'Eglise anglicane et, aussi longtemps qu'il vécut, j'eus en lui un ami et un protecteur, quelqu'un qui m'encourageait et était toujours bon pour moi, plaçant sa science et son amitié—et, parfois, son argent—à mon service. Quand, l'été de 1911, il décéda subitement—si subitement qu'un après-midi, après avoir dit qu'il se sentalt un peu fatigué, il se coucha sur un sopha dans son palais de Salisbury et mourut—ce fut un très grand coup pour beaucoup d'autres hommes et pour moi-même. Je sentis que j'avais perdu le seul être en Europe qui, en m'aidant et en me secourant, m'avait réellement décidé à entreprendre cette œuvre. . .

Que si M. Pierre Batiffol devait récuser ce témoignage, nous le renverrions alors à celui du compétent juge de la découverte du palimpseste de Tarragone—dans une plaquette, imprimée à New-York en 1918: *Thoughts for an Enquiring Mind*,—B.-E. Scriven, qui déclare, p. VII de *An Unique Gospel Text*, ceci:

Celui qui a découvert le palimpseste espagnol est une autorité connue en matière d'anciens textes latins. Il a étudié de 1896 à 1911 avec l'évêque Wordsworth, l'éditeur de la *Vulgate* d'Oxford et le plus grand latiniste d'Europe, qui l'ordonna prêtre dans la cathédrale de Salisbury en 1897. Il a examiné tous les plus anciens manuscrits des Evangiles pendant ces vingt-deux dernières années, se rendant à cet effet en France, en Grande-Bretagne, en Irlande, en Allemagne, en Autriche, en Italie et dans les principales Bibliothèques d'Europe. Il a édité plus de textes latins qu'aucun homme vivant, plus que son tuteur (*more than his tutor*), l'évêque de Salisbury. Il a commencé à travailler sur des palimpsestes en 1902 à Paris. Le palimpseste de Fleury, dont l'écriture délavée avait défié maints savants européens, fut complètement déchiffré et publié par l'Université d'Oxford en 1907. Il a, depuis 1896, consacré sa vie à cette unique recherche du texte original de l'Evangile.

M. Pierre Batiffol a formulé un grief plus grave à l'endroit de M. Buchanan: celui de sa "grande ignorance du latin." Il est tellement ridicule que nous aurions honte de le réfuter en détail. Transcrivons seulement, comme spécimen du latin qu'écrit M. Buchanan, une partie au moins de son *prologue* aux trois publications susmentionnées de 1919, qui a en outre l'avantage de nous

renseigner sur la découverte du texte original du palimpseste de Tarragone. On y constatera que le latin du pupille de Wordsworth vaut bien, somme toute, celui des leçons du *Bréviaire* romain, que M. Pierre Batiffol connaît mieux que nous:

Post quam annos uiginti in quaerendo sermonem Domini Ihesu originalem consumpseramus textum codicis huius rescripti omnium antiquissimum et pretiosissimum furatum ab Hispania per Germanum quendam, qui in Angliam transtulit et anno 1907 bibliopolae Anglo uendidit, postea Societati Hispanensi Americanae ab eodem bibliopola reuenditum, cum uenissemus ex patria in mundum occidentalem primum uidimus anno 1916 mense Ianuarii. Uir ditissimus qui Societati Hispanensi praeest, nos receperat Novi Eboraci maxima cum benignitate, et cum rogante eo officium manuscriptorum curatoris in aedibus Societatis accepissemus potestatem habuimus legendi codicem rescriptum super tectum et sub tecto interueniente inter nos et lucem solis tantum uitreo tenuissimo in tecto posito. Claritas caeli Americani nobis expertis caelum fere semper nubilum Britannicum magno auxilio fuit in litteras paene euanidas detegendo. Ubi decem menses ita laboraueramus tum demum species litterarum, quae applicatis chemicis ad atramentum flauum dissoluendum fere ab uisu euanuerunt, in memoria posuimus exactas necnon compendia scribendi notata habuimus omnia. Quo facto opus detrahendi litteras paene euanidas quasi ex tenebris in lucem minus minusque difficile fiebat. Tam bene erat saeculo tertio decimo consummata operatio dissoluendi chemicis textum antiquum ad substituendum in loco eius textum Uulgatae editionis Hieronymianum ut codicem nostrum continere textus duos nec uenditor eius nec emptor eius suspiceret. Per hoc stetit ut scriptura antiqua conseruaretur per tot saecula usque in hodiernum, nam oculos illorum ecclesiasticorum, qui omnes manuscriptos Uulgatae editioni contradicentes ad supprimendum quaerebant, litterae antiquae chemicis paene destructae omnino effugerunt. Cum autem saeculo tertio decimo uellum uel pergamentum uel membranum tam magni pretii esset, praecipue si formam tenuissimam illam Africanam quam codex noster exhibebat, ecclesiastici quidam mentes habentes frugales nolebant illud destruere sed redintegrare maluerunt ut scripturam reciperet secundam Uulgatae scilicet conformatam. . . . [1]

En voilà trop pour une question qui mérite d'être traitée d'autre sorte que sur le ton de polémique avec un adversaire étourdi. Dans une étude sur *Le texte primitif des Evangiles*, nous lui consacrerons une discussion approfondie et objective. M.

[1] M. Pierre Batiffol triomphe à peu de frais d'un passage de notre article du 1er juin, où nous disions que le manuscrit de Tarragone était "divisé en 500 sections, dont 379 sont occupées par des passages du *Nouveau Testament* et 226 des *Evangiles*." Evidemment, la phrase eût dû être libellée (et l'était sur le manusait de notre article): 226 étant des Evangiles. . . . Mais M. Pierre Batiffol a trouvé drôle d'insinuer que nous ignorions ce qu'était le *Nouveau Testament* et même que nous étions incapable de mener à bien une addition de deux nombres à trois chiffres. . . .

Pierre Batiffol, qui ignore tout des articles du *New York Times* sur le palimpseste de Tarragone—s'il n'en eût lu que le premier, se fût-il scandalisé qu'à la suite du grand organe de presse américain, nous eussions parlé du "Docteur" Buchanan?[1]—trouve "fabuleux" ce que nous disions des conséquences, sur l'exégèse scripturaire, de la découverte du savant ecclésiastique anglais. Non! Ce qui est "fabuleux," c'est de l'entendre déclarer que les versions préhiéronymiennes des *Evangiles* sont toutes "calquées sur l'original (*sic*) grec" et accentuer encore cette crasse ignorance, ou cette confusion voulue, en ajoutant que "l'écart entre la traduction de saint Jérôme et n'importe quelle traduction latine, ou syriaque, antérieure n'est qu'un écart de variantes." D'où il suit, en bonne science batifolante, que "le texte de M. Buchanan" ne doit être, non point même "une Ecriture manichéenne ou priscillianiste," mais tout simplement "un produit de son imagination"—la "plus charitable explication que l'on puisse donner de son cas" étant "qu'il n'est pas entièrement responsable de ce qu'il dit ou fait!"

Mais nul n'ignore plus aujourd'hui, sauf M. Pierre Batiffol, que saint Jérôme, en suivant les textes alexandrins d'Origène pour ramener le Nouveau Testament à la "vérité grecque," n'a fait que donner une édition latine en concordance avec la refonte grecque du III[e] siècle d'un Nouveau Testament se recommandant du prestige du plus illustre représentant—orthodoxie à part—de l'école catéchétique d'Alexandrie. Que saint Jérôme, ce faisant, ait fixé pour 15 siècles le texte des Evangiles, on le sait. Il n'en reste pas moins indiscutable, aujourd'hui, qu'entre la seconde moitié du premier siècle de notre ère et l'an 382, date de la *Vulgate*, les textes scripturaires avaient été constamment remaniés et falsifiés, au gré des sectes qui pullulaient dans une Eglise non encore organisée. De ces textes, il subsiste assez de manuscrits pour que soit instituée une fructueuse comparaison entre les versions anciennes et la refonte de la Vulgate. Ah! quel dommage que le Dominicain M.-J. Lagrange n'ait pas osé toucher à cette passionnante question, se bornant à parler des difficultés de saint Jérôme pour la constitution du texte de

[1] Voir le premier de ces articles (27 avril 1923): *Dr. Buchanan deciphers what he believes is a second Century Bible Version, p. 1, col. 1.* M. E.-S. Buchanan y est traité 16 fois de "Docteur." Dans la suite, le *New York Times* n'a pas cessé de l'appeler tantôt "*Prof. Buchanan*," tantôt "*Dr. Buchanan.*"

l'Ancien Testament, lorsqu'il écrivit son étude du *Bulletin de Littérature Ecclésiastique* de l'Institut Catholique de Toulouse sur *L'esprit traditionnel et l'esprit critique!* [1] M. E.-S. Buchanan est un de ces chrétiens en esprit et en vérité qui ont faim et soif du Verbe de Vie et ont juré d'en restituer, à travers des déformations intéressées, la primitive pureté. Dans une des lettres qu'il nous adressait, en août dernier, il nous disait:

J'espère reprendre le mois prochain mes travaux sur le palimpseste de Tarragone. J'ai la permission écrite de son possesseur (après avoir, ces six dernières années, été traité avec beaucoup de dédain et une grande cruauté) de me servir du ms. quand bon me semblerait. M. Henri Omont, de la *Bibliothèque Nationale*, est mon excellent ami. Je crois lui avoir envoyé—à lui et à la bibliothèque dont il est un ornement—un exemplaire de tout ce que j'ai imprimé. Le palimpseste à joui, depuis avril dernier, d'une réclame considérable des deux côtés de l'Atlantique. . . . J'ai le regret de constater un grand relâchement à l'endroit de la vérité et de la sincérité, parmi nos professeurs, dont beaucoup sont des docteurs en philologie d'importation germanique. J'ai eu, en ces dix dernières années, bien souvent l'occasion d'en faire l'expérience. Ils recherchent leur propre gloire et, victimes de leur ambition, servent le Malin. *Qui gloriam suam querunt, spiritibus malignis serviunt.* Brève est notre gloire humaine et concédée souvent à qui en est indigne. L'unique gloire qui vaille d'être recherchée, c'est celle des enfants de Dieu. Elle ne périt pas. L'amour, un amour éternel sans malédictions ni blâmes, sans Enfer, ni Géhenne, ni Hadès: tel est bien le message de ce Verbe si étrangement conservé et si étrangement retrouvé, le vrai Verbe, j'en ai la croyance, de l'Esprit-Saint. Heureux serons-nous, s'il nous est donné de le faire connaître à ceux qui vivent dans la révérence du seul Refuge qui soit, de Dieu, notre Père en amour. . . .

Et, dans une lettre un peu postérieure, datée de la fin de septembre, le savant exégète scripturaire ajoutait ceci:

John Wordsworth, qui avait examiné d'anciens textes ayant pu échapper à l'universelle *jéronymation* consécutive à la divulgation de la *Vulgate*, en était arrivé à conclure que cette dernière ne constituait qu'une révision et que la primitive pureté des textes sacrés devait être recherchée dans les manuscrits antérieurs à saint Jérôme. Le Dr. Sanday, *Regius Professor of Divinity* à Oxford, appelait la Vulgate *"an halfway house"* et soutenait même que la communion n'était pas une institution du Christ, mais un précepte dû à la sagesse de la primitive Eglise. . . . Dans le palimpseste de Tarragone, il n'y a ni prêtres, ni sacrements. Ces inventions postérieures ne concordent pas avec la doctrine de l'Esprit-Saint communiquant directement, sans aucuns médiateurs, avec les esprits des hommes. Le système des sacrements a été un attentat à la pureté de la doctrine du Christ, une "déspiritualisation" de l'Evangile. . . . Le ms. Huntington étant un fait, les cléricaux ont imaginé de

[1] N° 2, février 1899, p. 37–50.

le nier en disant, comme votre Batiffol, que c'était "un produit de mon imagination." En Angleterre, on a préféré éviter toute discussion, par suite de la bibliolâtrie officielle et de la "*self-satisfaction*" de ses tenants universitaires. En Amérique, ma découverte a été surtout attaquée par les représentants de l'athéisme à l'allemande, qui, sous le nom de psychologie, fait loi dans les Universités. Sans compter que les critiques juifs, imbus des méthodes exégétiques teutonnes, ont imputé à mes travaux une haine que je nourrirais pour leur race. . . . Ainsi s'explique l'attitude dont, chez vous, Monseigneur Pierre Batiffol s'est constitué responsable. Mais ce palimpseste triomphera de la conspiration des intérêts coalisés contre le Verbe de l'Esprit. . . .

CAMILLE PITOLLET.

Mercure de France (October 15, 1923,), p. 496.

THE MOST ANCIENT TEXT OF THE GOSPEL, OR THE "MERCURY OF FRANCE" HOAXED.

Under this title, Monseigneur Pierre Batiffol has published, in the *Croix* of Paris of the tenth of September last, a long article in which he accuses me of having "hoaxed" the readers of the *Mercury* by having served up to them, on June 1st last, the fable of the Palimpsest of Tarragona deciphered by the Reverend E. S. Buchanan. His method of arguing is extremely wooden and consists in denying every kind of value, individual or scientific, to this scholar on the faith—so it seems—of a letter from an unnamed Oxford friend. For of the work—truly large in extent—of Mr. E. S. Buchanan Monseigneur Pierre Batiffol knows only or at least cites only a small portion: his publication "at the Clavendon (*sic*) Press"[1] in 1907 of the text of the four Gospels from the *Codex Corbeiensis* in the National Library and his edition of "two manuscripts of the Epistles, one in the British Museum and the other in the Bodleian Library at Oxford."[2] Nor, among other printed works, does the edition of the text of the four *Gospels* from the Codex Veronensis (Oxford, 1911)—*Old-Latin Biblical Texts:* No. IV; nor that of the same *Gospels* from the Irish Codex Harleianus in the British Museum (London, 1914)—*Sacred Latin Texts:* No. III; nor finally that of the *Catholic Epistles* and of the *Apocalypse* from the *Codex Laudianus* Latin No. 43 in the Bodleian Library together with the commentary of Beatus on the *Apocalypse* from the Morgan MS. in

[1] A little further on Monseigneur Pierre Batiffol attributes to me the spelling "Quavitch" to designate the well-known London bookseller, Bernard Quaritch.

[2] These are, with more bibliographic precision, the publications entitled: *The Four Gospels from the Codex Corbeiensis, together with the Fleury Palimpsest* (At the Clarendon Press, 1907)—*Old-Latin Biblical Texts:* No. V. *The Epistles and Apocalypse from the Codex Harleianus, numbered Harl. 1772 in the British Museum* (London, Heath, Cranton and Ouseley, 1914)—*Sacred Latin Texts:* No. I. *The Epistles of St. Paul from the Codex Laudianus, numbered Laud. Lat. 108 in the Bodleian Library, Oxford* (London, Heath, Cranton and Ouseley, 1914)— *Sacred Latin Texts:* No. II.

New York (London, 1916)—*Sacred Latin Texts:* No. IV—seem to him worthy of mention.

He passes over likewise in silence the works and publications of evangelical exegesis, particularly these four printed in America in 1914, 1915 and 1916: (1) *The Search for the Original Words of the Gospel;* (2) *Christ's Teaching on Divorce according to the earliest MSS.;* (3) *The Early Revisers of the Gospel;* (4) *Ancient Testimony to the Early Corruption of the Gospels.* The first three reproduce the text of lectures, while the last is a reprint of an article which appeared in the *Bibliotheca Sacra* of Oberlin, Ohio, in April 1916.

Finally before writing—without taking the trouble to study the question—that the Tarragona Palimpsest "had given Mr. Buchanan only this silly drivel about spirits," Monseigneur Pierre Batiffol—who has, if we are not mistaken, some intimate connections with the National Library— should have gone there and read the following publications of the said Buchanan: (1) *An Unique Gospel Text* (London, 1918)—of which we especially recommend to his consideration the two *Introductions* and the *Foreword;* (2) *Evangelium sec. Lucam (sine Judaizantium emendationibus) e codice rescripto Tarragonensi, olim in Bibliotheca Ecclesiae Cathedralis Tarragonae,*[1] *nunc in aedibus Societatis Hispanensis Americanae Novi-Eboraci asservato, extractum et translatum ab textu latino omnium antiquissimo per E. S. Buchanan, M.A., B.Sc.* (New York, 1919); (3) *Evangelium sec. Iohannem, etc.* (publication of the text of the Gospel according to St. John from the same manuscript, New York, 1919); (4) *Actus Discipulorum, etc.* (publication of the *Acts* from the same source, same place and year).

It is manifestly only after an attentive examination of these

[1] As at the end of his article Monseigneur Pierre Batiffol seems to call in question the truth of the theft from the Cathedral of Tarragona, and calls to his assistance "some Spanish reader"—who has not responded to the invitation—we advise him to make enquiries at the same time as to the means whereby was "bought" from the convent of St. Clement at Toledo, by a certain Spaniard who sold it in October 1910 in London to the librarian of the late J. P. Morgan for his private library in New York, the priceless manuscript of 180 parchment leaves in large folio with 110 marvellous miniatures in colour, containing the commentary of the Spanish priest Beatus (lived in the eighth century) on the *Apocalypse*, which Mr. E. S. Buchanan has translated into English. On Beatus Monseigneur Batiffol ought to read the *Introduction* of 1916 to *Sacred Latin Texts:* No. IV.

works that Monseigneur Pierre Batiffol should—there has been time enough since June 1st—have taken his pen in hand, and had he done so we venture to think he would not have accused us so woodenly. For according to his article of September 10th—to which we are replying from the depths of Burgundy far from our books and our notes—Mr. Buchanan never was "a pupil of the Bishop of Salisbury, the regretted John Wordsworth." Open the booklet of 1914: *The Search for the Original Words of the Gospel,* which is the report of a lecture given at the *Union Theological Seminary* of New York on December 3, 1914. We read there on page 4: "I had the great privilege of being associated with Bishop John Wordsworth of Salisbury. It was through him that I entered the ministry of the Church of England. As long as he lived I had always a friend and a protector, one who encouraged me and was always kind to me and placed his knowledge and his friendship and sometimes his money at my disposal. When in the summer of 1911 he died suddenly—so suddenly that one afternoon after saying that he felt a little fatigued he lay down on a sofa in his palace in Salisbury and died—it was a great blow for many others as well as myself. I felt I had lost the only man in Europe who, by helping me and supporting me, had led me to undertake this work."

Should Monseigneur Pierre Batiffol refuse to accept this testimony, we refer him to that of a competent judge of the discovery of the Tarragona Palimpsest (in a booklet printed in New York in 1918: *Thoughts for an Enquiring Mind*), Bernard E. Scriven, who on p. vii of *An Unique Gospel Text* writes as follows:

> The discoverer of the Spanish Palimpsest is a noted authority on ancient Latin Texts. He studied from 1896 to 1911 with Bishop Wordsworth, Editor of the Oxford Vulgate and the greatest Latin scholar in Europe, by whom he was ordained in Salisbury Cathedral in 1897. He has examined all the oldest Gospel manuscripts in the world during the past twenty-two years, visiting for this purpose France, Great Britain, Ireland, Germany, Austria, Italy and the chief libraries of Europe. He has edited more Latin texts than any living man, more than his tutor, the Bishop of Salisbury. He began working on Palimpsests in 1902 in Paris. The Fleury Palimpsest whose washed-out readings had defied many European scholars was completely deciphered and published by the University of Oxford in 1907. He has ever since 1896 devoted his life to this one quest for the original words of the Gospel.

Monseigneur Pierre Batiffol has formulated a graver grief with regard to Mr. Buchanan—that of his "great ignorance of Latin." It is so ridiculous that it would shame us to refute it in detail. We will merely transcribe, as a specimen of the Latin which Mr. Buchanan writes, a portion of his *Prologue* to the three publications of 1919 mentioned above, and this extract has also the advantage of informing us about the discovery of the first writing or original text of the Tarragona Palimpsest. We shall prove by it that the Latin of Wordsworth's pupil is as good, taken all in all, as that of the readings of the Roman Breviary, which Monseigneur Pierre Batiffol knows better than we do:

Post quam annos uiginti in quaerendo sermonem Domini Ihesu originalem consumpseramus textum codicis huius rescripti omnium antiquissimum et pretiosissimum furatum ab Hispania per Germanum quendam, qui in Angliam transtulit et anno 1907 bibliopolae Anglo uendidit, postea Societati Hispanensi Americanae ab eodem bibliopola reuenditum, cum uenissemus ex patria in mundum occidentalem primum uidimus anno 1916 mense Ianuarii. Uir ditissimus qui Societati Hispanensi praeest, nos receperat Novi Eboraci maxima cum benignitate, et cum rogante eo officium manuscriptorum curatoris in aedibus Societatis accepissemus potestatem habuimus legendi codicem rescriptum super tectum et sub tecto interueniente inter nos et lucem solis tantum uitreo tenuissimo in tecto posito. Claritas caeli Americani nobis expertis caelum fere semper nubilum Britannicum magno auxilio fuit in litteras paene euanidas detegendo. Ubi decem menses ita laboraueramus tum demum species litterarum, quae applicatis chemicis ad atramentum flauum dissoluendum fere ab uisu euanuerunt, in memoria posuimus exactas necnon compendia scribendi notata habuimus omnia. Quo facto opus detrahendi litteras paene euanidas quasi ex tenebris in lucem minus minusque difficile quotidie fiebat. Tam bene erat saeculo tertio decimo consummata operatio dissoluendi chemicis textum antiquum ad substituendum in loco eius textum Uulgatae editionis Hieronymianum ut codicem nostrum continere textus duos nec uenditor eius nec emptor eius suspiceret. Per hoc stetit ut scriptura antiqua conseruaretur per tot saecula usque in hodiernum, nam oculos illorum ecclesiasticorum, qui omnes manuscriptos Uulgatae editioni contradicentes ad supprimendum quaerebant, litterae antiquae chemicis paene destructae omnino effugerunt. Cum autem saeculo tertio decimo uellum uel pergamentum uel membranum tam magni pretii esset, praecipue si formam tenuissimam illam Africanam quam codex noster exhibebat, ecclesiastici quidam mentes habentes frugales nolebant illud destruere sed redintegrare maluerunt ut scripturam reciperet secundam Uulgatae scilicet conformatam.[1]

[1] Monseigneur Pierre Batiffol makes cheap fun of a passage in our article of June 1st where we said that the Tarragona manuscript was "divided into 500 Lections, of which 379 were passages from the New Testament, and 226 from the

That is quite enough on a question which deserves to be treated in another tone than that of polemics with a dense adversary. In a study of *The Primitive Text of the Gospels* we shall devote to it a profound and impartial discussion.

Monseigneur Pierre Batiffol, who ignores all the articles in the *New York Times* on the Tarragona Palimpsest—if he had read only the first, would he have been offended because following the greatest organ of the American press we spoke of "Dr." Buchanan? [1]—finds "fabulous" what we said of the effect on Scripture exegesis of the discovery of the learned English ecclesiastic. No! That which is fabulous is the declaration he makes that the Gospel Versions antedating Jerome are all "based on the original (*sic*) Greek," and to accentuate this crass ignorance, or this desired confusion, adds, "the difference between the translation of St. Jerome and no matter what Latin or Syrian translation antedating St. Jerome is only a case of the employment of different translational words." Whence it follows, in good Batiffolish science, that the text of Mr. Buchanan, not being "a Manichean or Priscillianist text," must be purely "a product of his own imagination." And "the most charitable explanation one can give of his case" is to say that "he is not altogether responsible for what he says or does!"

But there is no one who does not know to-day, except Monseigneur Pierre Batiffol, that St. Jerome, in following the Alexandrian texts of Origen to bring back the New Testament to the "Greek Verity," has only given us a Latin edition in agreement with a Greek recasting of the New Testament (dating from the third century) that was recommended by the prestige of the most illustrious representative—orthodoxy not considered—of the Catechetical School of Alexandria. That St. Jerome by so doing fixed the text of the Gospels for 15 centuries is a well-known fact.

Gospels." Clearly the phrase should have been worded (and it was so in the manuscript of our article): "226 being from the Gospels." . . . But Monseigneur Pierre Batiffol finds it amusing to insinuate that we did not know what the New Testament contained, and that we were even incapable of adding up correctly two numbers of three figures.

[1] See the first of these articles (April 27, 1923): "*Dr. Buchanan deciphers what he believes is a Second Century Bible Version*, page 1, col. 1. Mr. E. S. Buchanan is there sixteen times called "Dr." In the articles that follow, the *New York Times* does not cease to call him sometimes Professor Buchanan, sometimes Dr. Buchanan.

It is no less indisputable, to-day, that between the second half of the first century of our era and the year 382, the date of the Vulgate, the Scripture has been constantly rehandled and falsified by the sects which swarmed in the church before she was organized. Of these texts there survive enough manuscripts for a fruitful comparison between the ancien forms and the made-over Vulgate. Ah! what a pity that the Dominican M. J. Lagrange did not dare to touch this burning question but confined himself to speaking of St. Jerome's difficulties with the text of the Old Testament when he wrote his study in the *Bulletin of Ecclesiastical Literature* of the Catholic Institute of Toulouse on the *Traditional spirit and the critical spirit* (No. 2, February 1899, pp. 37–50). Mr. E. S. Buchanan is one of those Christians in spirit and in truth who have a hunger and thirst for the Word of Life, and have sworn—in spite of depravations made by self-interest—to restore its primitive purity. In one of his letters written to us last August he says:

I hope to resume next month my work on the Tarragona Palimpsest. I have the written permission of its owner (after being treated for the last six years with much scorn and cruelty) to make use of the manuscript when I am ready to do so. M. Henri Omont of the *Bibliothèque Nationale* is my good friend. I think I have sent to him and to the Library of which he is an ornament a copy of all that I have had printed. The Palimpsest has had since last April considerable notoriety on both sides of the Alantic. . . . I am sorry to record a growing disregard of truth and sincerity among our university professors, of whom there are many with German Ph.D. degrees. I have had in the last ten years some reason to know this. They seek only their own glory, and, victims of their ambition, serve the enemy of mankind. *They who seek their own glory serve malignant spirits.* Brief is our human glory and given often to him who is unworthy of it. The only glory worth seeking is that of the spirits of God's children. That does not pass away. Love, Love Eternal, without cursings or upbraidings, without Hell or Gehenna or Hades—such is the message of this Word, so strangely preserved and so strangely recovered—the true Word, so I believe, of the Holy Spirit. Happy shall we be if it is given to us to make it known to all who live in reverence for God, our Loving Father and our only Refuge.

And in a letter written a little later, at the end of September, the learned Scripture exegete adds:

John Wordsworth, who had examined those surviving ancient texts that had escaped the general Jeromization that followed the publication of the *Vulgate*, came to the conclusion that this last was nothing but a revision, and that the primitive purity of the Sacred Scriptures must be sought in manu-

scripts antedating Jerome. Dr. Sanday, Regius Professor of Divinity at Oxford, called the *Vulgate* "an half-way house," and maintained that even the Communion was not an institution of Christ, but derived from the wisdom of the primitive Church. . . . In the Palimpsest of Tarragona there are neither priests nor sacraments. These later accretions do not accord with the doctrine of the Holy Spirit communicating directly, without mediators, with the spirits of men. The Sacramental System has been an attack on the purity of Christ's teaching, a despiritualisation of the Gospel. . . . The Huntington manuscript being a fact, the clericals have fancied they could get rid of it by saying that it was "a product of my imagination."

In England, there has been an avoidance of all discussion of the Palimpsest by reason of the official bibliolatry and the self-satisfaction of those holding University chairs. In America the discovery has been especially attacked by the representatives of German materialism, who, under the name of Psychologists, lay down the law in the Universities; not to mention that the Jewish critics, with their Teutonic methods of exegesis, have imputed to me a hatred for their race which I do not have. . . . Thus may be explained the attitude for which in your country Monseigneur Pierre Batiffol has taken upon himself the responsibility. But this Palimpsest will triumph over all those who from self-interest (as they think) conspire against the Word of the Holy Spirit. . . .

CAMILLE PITOLLET

La Croix, November 20, 1923.

LE "MERCURE DE FRANCE" MYSTIFIÉ.

(SECOND ARTICLE.)

Dans la *Croix* du 10 septembre dernier, j'ai signalé un article du *Mercure de France* (1er juin) qui annonçait "la découverte du plus ancien texte des Evangiles dans un palimpseste espagnol de Tarragone. J'ai suggéré à l'auteur dudit article, M. Pitollet, que l'auteur de la découverte (M. Buchanan) était d'une compétence contestée d'abord, que le texte par lui publié paraissait être un produit de son imagination.

M. Pitollet n'a pas été convaincu, et il m'a répondu dans le *Mercure de France* (15 octobre) sur le ton d'un homme vexé. J'avais osé dire que Buchanan passait à Oxford pour ne pas savoir le latin: M. Pitollet cite trente-deux lignes de latin de la façon de Buchanan, en assurant que ce latin vaut bien celui du Bréviaire romain. M. Pitollet lui-même ne saurait-il pas le latin? Celui qu'il cite de Buchanan est d'un écolier, et je lui signale à la ligne douze un barbarisme dont il ne s'est pas aperçu:

Verre se dit *vitrum* et non pas *vitreum*. Et maintenant admirez cette phrase que je prends au hasard: La clarté du ciel américain, pour nous qui connaissons le ciel presque toujours nuageux d'Angleterre, nous fut d'un grand secours pour lire les caractères presque évanouis:

Claritas coeli Americani nobis—expertis coelum fere semper nubilum Britannicum—magno auxilio fuit in litteras paene evanidas detegendo.

Je concède que M. Buchanan sait du latin, mais quel latin!

M. Pitollet se gendarme de ce que l'on a mis en doute le titre de "Docteur" qu'il donne à M. Buchanan. Il nous objecte que le *New-York Times* (27 avril 1923) l'appelle seize fois "Docteur." J'en suis au regret pour M. Pitollet, qui, lui-même, mentionne une des dernières publications de M. Buchanan, où celui-ci se donne plus modestement le titre de *M. A.* et de *B. Sc.*, c'est-à-dire de maître ès arts et de bachelier ès sciences. Nous voilà loin de compte, n'est-ce pas? Mais quelle critique que celle de M. Pitollet!

On m'écrivit de New-York, en date du 17 octobre:

J'aurais voulu me procurer tous les numéros du *New-York Times* qui ont parlé de cette prétendue découverte, mais je n'ai malheureusement pu m'en procurer que trois. Ils suffiront cependant à vous donner une idée de ce que pensent les savants américains de M. Buchanan. La prétendue déclaration de M. Huntington que "ce serait un grand coup pour la religion, si le texte du palimpseste était publié," a été démentie par M. Huntington lui-même. . . . Vous pouvez en toute confiance affirmer que les révélations sensationnelles de M. Buchanan n'ont pas été prises au sérieux, comme les trois articles du *New-York Times* ci-inclus le prouvent abondamment. On s'est gaussé de lui et on s'en gausse encore."

M. Pitollet m'accuse "d'ignorer tout des articles du *New-York Times* sur le palimpseste de Tarragone." Et moi, je lui demande: Comment se fait-il que vous ne disiez pas un mot des articles dudit *Times* qui contestent la soi-disant découverte de Buchanan? Car je les ai maintenant sous les yeux, ces articles du 30 avril, du 4 mai, du 5 mai. Voici comment s'exprime le plus connu des savants américains interrogés, M. Kirsopp Lake, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Harvard:

Il y a, je crois, deux possibilités: 1° M. Buchanan dit vrai et a vraiment par une longue étude découvert sur le manuscrit des caractères invisibles pour la plupart de nous à première vue. 2° M. Buchanan est victime d'un état d'esprit qui n'est pas inouï et qui lui fait voir dans certaines conditions de tension visuelle une écriture qui n'existe que dans son propre esprit. Je ne crois pas qu'il y ait de raison de douter de la bonne foi de M. Buchanan. . . .

Tout autre est la question de la valeur des textes trouvés par le docteur Buchanan, supposé qu'ils soient réels. Sur ce point, je suis en absolu désaccord avec ses conclusions. Je ne pense pas que le texte qu'il a publié soit basé sur des sources plus primitives que le texte officiel du Nouveau Testament ou qu'il ait quelque importance pour le problème textuel. (*N.-Y. Times*, 30 avril.)

Il y a un jugement plus radical que celui de M. Lake, c'est celui de M. Lowe, *lecturer* de paléographie à Oxford.

En 1917, dit-il, je travaillais à New-York: je fus convoqué au Musée Hispanique pour voir le manuscrit que l'on croyait être un palimpseste. On me montra un missel d'une belle écriture du XV^{e} siècle environ, mais je fus incapable de voir qu'il était palimpseste. Le jour était sombre et pluvieux, je demandai à revenir un jour où la lumière serait meilleure. Vous supposez bien que les autorités du Musée Hispanique ne m'avaient rien dit des vues exprimées par le docteur Buchanan et je formais mon jugement personnel sans être influencé en rien par l'opinion de quiconque. Quand je revins à nouveau, j'appliquai une attention extrême, mais il me fut impossible de découvrir rien d'autre que ce que pouvait être le texte régulier. En tout cas, j'étais incapable de déchiffrer un seul mot. . . . Je fis part de mon opinion aux au-

torités du Musée Hispanique, à savoir que le manuscrit n'était pas palimpseste, et l'on m'apprit alors que j'étais en conflit avec l'opinion du docteur Buchanan. On suggéra à M. Huntington de demander l'opinion d'autres experts, et trois des scholars les plus compétents d'Amérique furent consultés. Ils furent tous trois de mon avis.

Alors, que dire de M. Buchanan? M. Lowe en parle avec commisération:—

L'hypothèse la meilleure et la plus courtoise est que les découvertes du docteur Buchanan sont la suite infortunée de son surmenage. Car les mots qu'il lit sont des mots illisibles et donc inexistants pour tout autre scholar. . . . Cela n'a plus rien à voir avec la science. (*N.-Y. Times*, 4 mai.)

M. Pitollet sait sans doute qu'il existe une critique que l'on appelle critique interne: c'est la critique qui examine les textes en eux-mêmes et qui tâche à y découvrir des indices d'origine. Voici (je l'ai sur ma table) le petit livre sensationnel: *An unique Gospel Text. . . deciphered and translated by E. S. Buchanan, M.A., B.Sc.* (London, sans date). J'ouvre à la page 20, et je tombe sur le texte de la confession de saint Pierre. (*Matth.* XVI, 13–20.)

Jésus demande:

—Qui les foules disent-elles que je suis?
Les disciples répondent:
—Jean-Baptiste, Elie, un des vieux prophètes ressuscité.
—Et vous, qui dites-vous que je suis?
Simon-Pierre répondit et dit:
Toi et ton Père et l'Esprit-Saint, un seul Dieu.
Le Seigneur Jésus répondit:
—Tu es heureux, Simon, parce que la chair et le sang ne te l'a pas révélé, mais mon Père céleste. Et moi je te dis que sur cette pierre seront édifiés par l'Esprit-Saint ses disciples. Et tout ce que l'Esprit-Saint aura lié sur terre, moi et mon Père nous le lierons dans les cieux. Et tout ce qu'aura délié l'Esprit-Saint sur terre, moi et mon Père nous le délierons dans les cieux. Par l'Esprit-Saint, tous les péchés sont remis.

Tel est, traduit par nous en français, le texte que M. Buchanan a lu en latin dans son prétendu palimpseste, texte qu'il prétend être le texte primitif. Il faudrait être sans aucune culture critique pour supposer vraisemblable que la réponse de Pierre: "Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant," de rédaction si archaïque, ait pu être substituée à une formule trinitaire aussi pleine que celle que produit M. Buchanan. Secondement, dans le texte Buchanan, plus d'Eglise, plus de mission dévolue à Pierre, plus de pouvoir

des clés confié à Pierre: plus rien que l'Esprit-Saint opérant sur terre dans *ses* disciples. C'est cela que je dis tendancieux, moderne, révélateur, et cela est la doctrine de M. Buchanan en personne.

Il exulte, en effet, il écrit à M. Pitollet:

> Dans le palimpseste de Tarragone, il n'y a ni prêtres ni sacrements. Les inventions postérieures ne concordent pas avec la doctrine de l'Esprit-Saint communiquant directement, sans médiateurs, avec les esprits des hommes. . . . Tel est bien le message de ce Verbe si étrangement conservé et si étrangement retrouvé, le vrai Verbe, j'en ai la croyance, de l'Esprit-Saint. Heureux seronsnous, s'il nous est donné de le faire connaître à ceux qui vivent dans la révérence du seul Refuge qui soit, de Dieu, notre Père en amour!

Et M. Pitollet ne comprend pas.

PIERRE BATIFFOL.

La Croix of Paris, November 20, 1923.

"THE MERCURY OF FRANCE" HOAXED.

Second Article.

In *La Croix* of September 10th last, I called attention to an article appearing in *The Mercury of France* (of June 1st), which announced "the discovery of the oldest text of the Gospels in a Spanish Palimpsest from Tarragona." I suggested to the author of the said article, M. Pitollet, that the author of the discovery was of questionable ability, and that the text published by him appeared to me to be the product of his own imagination.

M. Pitollet was not convinced, and has answered me in *The Mercury of France* (of October 15th) in the tone of a man who is much irritated.

I had dared to say that, at Oxford, Mr. Buchanan passed for a man who did not know Latin. M. Pitollet quotes thirty-two lines of Buchanan Latin, and then assures me that that Latin is as good as that of the Roman Breviary. Does M. Pitollet, one wonders, know Latin himself? That which he cites from Buchanan is mere schoolboy Latin, and I will point out to him in line 12 a barbarism that he has not yet perceived: The Latin for glass is vitrum, not vitreum.

And now admire this phrase which I take at hazard:

The brightness of the American sky to us who know the almost always clouded sky of England was of great help in detecting the almost vanished letters.

Claritas caeli Americani nobis—expertis caelum fere semper nubilum Britannicum—magno auxilio fuit in litteras paene evanidas detegendo.

I grant that Mr. Buchanan knows Latin, but what Latin!

M. Pitollet is up in arms because I called in question the title of "Doctor" which he bestowed on Mr. Buchanan. He tells us that the *New York Times* (April 27, 1923) calls him Doctor sixteen times. I am sorry for M. Pitollet, who himself calls my attention to one of the last works of Mr. Buchanan, in which he—with more modesty—gives himself only the titles of Master of Arts and Bachelor of Science. Here we are vindicated, are we not? But what sort of criticism is that of M. Pitollet!

I have a letter from New York dated October 17th:

I wish I could have procured all the issues of the *New York Times* which spoke of this pretended discovery; but unfortunately I could get only three. They will suffice to give you an idea of what American savants think of Mr. Buchanan. The pretended declaration of Mr. Huntington that it would be a great blow to religion if the text of the Palimpsest were published has been given the lie to by Mr. Huntington himself.

You can affirm with all confidence that the sensational revelations of Mr. Buchanan have nowhere been taken seriously as the three enclosed articles from the *New York Times* abundantly prove. Here he has been made a joke of, and is still a joke.

M. Pitollet accuses me of ignoring all the articles in the *New York Times* on the Palimpsest of Tarragona. And I ask him, How is it you say nothing of the articles of the said *New York Times* which dispute the "discovery" so called by Buchanan? For I have them now before my eyes, these articles of April 30, May 4, and May 5. This is the reply of the best known of America's savants when questioned:

There are two possibilities:

(1) Mr. Buchanan speaks the truth and has in truth by long study discovered in a Manuscript letters invisible to most of us on first sight.

(2) Mr. Buchanan is the victim of a state of mind which is not unknown, and which makes him see under certain conditions of eye-strain a writing which exists only in his own imagination. I do not believe there is any reason to doubt the good faith of Mr. Buchanan.

Quite another question is the value of the texts found by Dr. Buchanan, supposing that they are real. On this point I am in absolute disagreement with his conclusions. I do not think the text he has published is based on more primitive sources than the official New Testament text, or that it has any importance whatever for the problem of the text. (*New York Times*, April 30.)

There is a judgment more radical than that of M. Lake. It is that of M. Loew, Lecturer on Palaeography at Oxford. He says:

In 1917 I was working in New York. I was called to the Hispanic Museum to see the Manuscript which they believed to be a Palimpsest. They showed me a beautiful missal of about the fifteenth century; but I could not see that it was a Palimpsest. The day was dull and rainy, and I asked to return on a day when the light was better. You are right in supposing that the authorities of the Hispanic Museum had said nothing to me beforehand of the views expressed by Dr. Buchanan. I formed my personal judgment without being influenced in any way by the opinion of any one. When I returned for the second time, I gave extreme attention; but it was impossible to discover anything but the one text. In any case, I, myself, was incapable of deciphering a single word. *I notified the authorities of the Hispanic Museum that the Manu-*

script was not a Palimpsest. They suggested to Mr. Huntington to get the opinion of other experts. The three most competent scholars in America were consulted (Professor Sanders of Michigan University, Professor Onis of Columbia, Professor Burr of Cornell). They were all three of my opinion.

Then what are we to say of Mr. Buchanan? Mr. Loew speaks of him with commiseration:

The best and most polite explanation of the discoveries of Dr. Buchanan is that they are the unfortunate result of his overwork. For the words he reads are unreadable, and non-existent for every other scholar. His discoveries have nothing whatever to do with science. (*New York Times*, May 4, 1923.)

M. Pitollet knows without doubt that there exists a criticism which one calls "internal." It is the criticism which examines the texts themselves, and tries to discover clues to their origin. I have lying on my table the little sensational book, "An Unique Gospel Text, deciphered and translated by E. S. Buchanan, M.A., B.Sc., London, no date." I open at page 20 and come on the text of the confession of St. Peter (St. Matt. XVI: 13–20). Jesus asks:

"Who do the multitudes say that I am?"
The disciples answer:
"John Baptist, Elijah, or one of the old prophets, arisen."
"And you, who do ye say that I am?"
Then Simon Peter answered and said:
"Thou and Thy Father and the Holy Spirit are God alone."
The Lord Jesus answered:
"Blessed art thou, Simon; for flesh and blood hath not revealed it to thee but my Father in Heaven.
And I say unto thee, On this rock shall be built by the Holy Spirit His disciples.
All that the Holy Spirit doth bind on earth, I and My Father will bind in Heaven,
All that the Holy Spirit doth unbind on earth, I and My Father will unbind in Heaven,
By the Holy Spirit are forgiven all sins."

Such is, translated by us into French, the text which Mr. Buchanan has read in Latin in his pretended Palimpsest, and which he claims is the primitive text.

One would have to be devoid of all critical training to suppose it likely that the reply of Peter—"Thou art the Christ, the Son of the living God," words of such antiquity, could have been substituted for a Trinitarian formula as explicit as that produced by the imagination of Mr. Buchanan.

Secondly, in the Buchanan text, there is no more Church, no more Mission given to Peter, no more power of the keys entrusted to Peter; nothing but the Holy Spirit operating on earth in *HIS* disciples. This I pronounce to be going with the tide, to be modern, to be akin to the teaching of those who have private revelations; and this is Mr. Buchanan's personal belief. He exults over it, and writes to M. Pitollet:

> In the Palimpsest of Tarragona, there are no priests, nor sacraments. These later additions are not in accord with the teaching of the Holy Spirit, Who communicates directly—without mediators—with the spirits of men. . . . Such is the message of this word, so strangely preserved and so strangely recovered, the true word—so I believe—of the Holy Spirit. Happy shall we be if it is given to us to make it known to all who worship that God Who is our only Refuge and our loving Father.

And M. Pitollet does not see through it!

PIERRE BATIFFOL.

Mercure de France, (December 15, 1923).

LE PLUS ANCIEN TEXTE DES EVANGILES, OU LES LECTEURS DU "MERCURE DE FRANCE." MYSTIFIÉS (*SUITE*).

Mgr. Batiffol veut bien consacrer, dans la *Croix* de Paris du 20 novembre, un second article à la mystification que j'ai jouée, selon lui, aux lecteurs du *Mercure* en leur signalant la découverte et la lecture du palimpseste de Tarragone par M. E.-S. Buchanan. Comme, dans l'intervalle du premier de ces deux articles, il s'est fait envoyer de New-York les articles du *New-York Times* que je signalais ici dans mon article du 1er juin et qu'il a reçu également le petit livret: *An unique Gospel Text*, il en profite pour m'accuser d'avoir tu certains articles du journal américain, défavorables à M. E. S. Buchanan et insinuer que j'ignore "sans doute qu'il existe une critique que l'on appelle critique interne," qu'aussi bien il prend soin de définir: "la critique qui examine les textes en eux-mêmes et qui tâche d'y découvrir des indices d'origine." J'allais oublier qu'il m'accuse aussi, ou, du moins, me suspecte d'ignorer le latin et ce, sous le fallacieux prétexte que je n'ai pas corrigé un erratum du texte de Buchanan que je citais dans le *Mercure* du 15 octobre: *vitro*, pour *vitreo*. Si je voulais user de la méthode de l'ancien recteur de l'Institut Catholique de Toulouse, et actuel aumônier de Sainte-Barbe, ainsi que chanoine titulaire de Notre-Dame, je lui ferais remarquer qu'il imprime le barbarisme *evenidas* pour *evanidas*. Mais laissons ces bagatelles indignes d'esprits sérieux. Laissons aussi la question du latin de M. E.-S. Buchanan, qui n'est, si l'on veut, qu'un latin d'Eglise,—je n'ai pas dit de cuisine,—et celle, plus oiseuse encore, de son titre, réel ou imaginaire, de docteur.

Le vrai problème, que Mgr. Pierre Batiffol se garde d'effleurer, est le suivant. Les travaux de Buchanan ont-ils ou n'ont-ils pas fait avancer l'exégèse biblique? Mais, avant de répondre, il importe d'exposer où en était cette exégèse avant qu'il entreprît ses grands travaux d'édition des textes du Nouveau Testament antérieurs à la refonte de saint Jérôme en 382. Les spécialistes nous

pardonneront sans doute de répéter dans cet exposé des choses d'eux connues. Mais l'immense majorité des lecteurs du *Mercure* ne se compose pas de critiques scripturaires.

Laissant de côté le problème préalable de la personnalité historique de Jésus, déjà traité ici, nous ferons simplement observer que celui-ci n'ayant rien écrit, ses disciples immédiats jugèrent inutile de fixer leurs souvenirs, estimant la fin des choses proche et attendant la venue du Christ sur les nuées du ciel: la parousie. La tradition orale leur suffisait donc. Mais cette tradition est d'essence variable, subjective et déjà Papias, cité par l'historien ecclésiastique Eusèbe, avait observé qu'il en est qui rapportent des préceptes personnels. C'est ainsi que des malentendus ne tardèrent pas à naître entre les divers groupes, dont chacun prétendait agir dans l'esprit du Maître. On eut les Judéo-chrétiens et les Pagano-chrétiens.

L'enseignement du Maître s'altéra. Ainsi, comme cas typique, citons la parabole du figuier stérile (Lue, XIII, 6–9), qui est devenue pour les rédacteurs des deux autres Evangiles synoptiques, —Mathieu XXI, 18–19 et Marc, XI, 12–14,—un fait historique. Comment, en effet, la tradition orale eût-elle échappé à l'influence des préjugés, de l'orgeuil national, de l'éducation judaïque et,—*last but not least*,—de l'amour du merveilleux? De plus, les premiers chrétiens cherchaient, dans tous les événements de la vie de Jésus, la réalisation des anciennes prophéties et dénaturèrent ainsi, insensiblement et inconsciemment, sa doctrine.

C'est pour endiguer ce mal que quelques chrétiens entreprirent de fixer ce qu'ils savaient de la vie de Jésus. De ces *Evangiles*, de ces "bonnes nouvelles," nous possédons plusieurs textes. Mais Papias écrivait encore, en 140 de notre ère: *Je ne crois pas pouvoir retirer autant d'utilité des livres que de la transmission orale et permanente.* Ce qui prouve que la tradition orale était restée, pour d'excellents esprits, le plus sûr garant de la bonne doctrine. Je ne répéterai pas ici, sur les quatre Evangiles canoniques, ce qu'aucun chrétien digne de ce nom ne doit ignorer; à savoir que les trois premiers,—Matthieu, Marc et Luc,—sont dits "synoptiques," parce que présentant de nombreuses ressemblances, alors que le quatrième,—celui de Jean,—est surtout un exposé de théologie mystique. S'il est à peu près établi que les Synoptiques ont été composés sur des sources communes,—

les *logia* de Jésus attribués à Matthieu,[1] le prôto-Marc[2] et la tradition orale, dont chaque évangéliste a pris ce qu'il connaissait, ou acceptait, ainsi qu'un récit d'origine inconnue, qui ne se lit que dans Luc, XI–51 à XVIII,—il est également indubitable que les rédacteurs des deux premiers sont inconnus et que Luc, auteur aussi des *Actes*, n'avait pas connu Jésus. Le recueil des *logia* de Matthieu remonte vraisemblablement à une époque antérieure à la ruine de Jérusalem par Titus (année 70) et l'auteur du prôto-Marc, connaissant cette ruine,—qui lui fait attendre le retour très prochain du Christ, XIII 3–37,—a donc écrit postérieurement à 70. Leurs récits, d'ailleurs, se ressentent des préoccupations et des troubles qui divisaient alors les groupes chrétiens, mais la brièveté interdit ici tous détails. Quant à l'évangile de Jean, comme l'auteur écrit,—XIX–35–XXI–24,—qu'il n'a pas vu ce qu'il raconte, force est bien,—à moins d'admettre que ces passages soient interpolés,—d'en déduire qu'il n'est pas de Jean. Puisque, d'autre part, l'auteur y parle des coutumes des Juifs lors de la mort de Jésus comme disparues, ou ignorées de ceux qui doivent le lire,—XIX–40,—ne s'ensuit-il pas qu'il n'a pu être composé dans la première génération chrétienne? Le Jésus des Synoptiques et du pseudo-Jean sont deux personnages absolument divers,—cf. par ex. Matth. XIX–17 et Jean X–30,—et ce n'est pas le pêcheur de Bethséda qui,—même eût-il vécu 120 ans,[3]—a rédigé ce traité dogmatique, cette suite de dissertations de métaphysique religieuse. Marcion qui, en 140, professait des théories philosophiques semblables, l'aurait, s'il eût été divulgué alors, sûrement adopté pour légitimer ses

[1] Papias, cité par Eusèbe, *Hist. Ecclés.*, III, 39: "*Mathieu écrivit en hébreu des logia* (paroles) *et chacun les traduisit comme il put. . . .* "

[2] Papias dit que "*Marc devenu interprète de Pierre écrivit exactement, mais sans ordre, tout ce qu'il se rappelait des paroles et des actes du Christ, car il ne le connut pas lui-même.*" Le prôto-Marc est reproduit dans le second Evangile: I–9–XIII–37. Vers la fin du Ier siècle, quelqu'un y ajouta ce qui va de XIII–37 à XVI–8. Beaucoup plus tard, un troisième auteur y a joint une introduction,—I–1–I–19,—et une conclusion: XVI–9–20. Les *logia*, d'après Matthieu, comprennent la loi nouvelle (V–3; VII–27); les instructions apostoliques (IX–37–38; X–5–16, 23–42); l'apologie du Royaume (XI–7–19, 21–24, 25–30; XII–24–25, 28–30, 37, 39, 41–45); les paraboles du Royaume (XIII–24–52); les membres du Royaume (XVIII–2–35, XX–1–16, XXI–23–27, XXII–1–6, 8–14); les malédictions (XXIII–2–39) et, enfin, l'avènement du Royaume (XXIV–11–12, 26–28, 37–51, XXV).

[3] Papias affirme cependant qu'il fut mis à mort par les Juifs avant la guerre de (Vespasien), qui décéda, comme on sait, en 79.

hérésies. C'est une sorte d'écho des sentiments que pouvait éveiller, dans un zélé chrétien du second siècle, la personnalité mythique de Jésus. Il met dans la bouche de ce dernier à la première personne ce que l'âme pieuse lui dit à la seconde, et les épisodes,—qu'on ne trouve que là,—de la femme adultère (VIII–1–11), de Nicodème (III-3), *etc.*, en font une des sources où s'alimentera toujours certain mysticisme chrétien.

Tout ce qui précède était établi quand, en 1907, E.-S. Buchanan édita *The Four Gospels from the Codex Corbeiensis together with the Fleury Palimpsest*, que suivirent, en 1911, *The Four Gospels from the Codex Veronensis with two collotype Facsimiles*, et *The Records Unrolled*,[1] ainsi que les quatre autres publications énumérées dans mon précédent article du *Mercure*. Dans l'une de ces dernières, Buchanan écrivait, p. XXIX de son érudite *Introduction:*[2]

Nos pères pensaient être en possession de ce qui était de tout point l'authentique verbe de Dieu. Nous nous sommes aperçus que nous n'étions pas encore parvenus au terme de notre quête des autographes inspirés. L'"original grec," il est avéré que ce n'est pas toujours l'original. Et nos manuscrits grecs,—dont aucun n'est antérieur au quatrième siècle,—ne sont pas assez anciens. C'est bien avant saint-Jérôme que le mal fut fait. Depuis une trentaine d'années, le centre de gravité s'est déplacé et les "versions" s'imposent aujourd'hui à l'étude, demandant une soigneuse attention. Eberhard Nestle, dans une des dernières lettres qu'il a écrites, exprimait l'opinion que les "versions" n'avaient pas suffisamment été prises en considération dans le passé.[3] H.-C. Hoskier, en Amérique, a devancé cette orientation de l'exégèse dans sa *Genesis of the Versions* et ses théories sur les textes scripturaires ne peuvent plus, désormais, être rejetées comme des fantaisies. Même notre autorité en Angle-

[1] Cette histoire des plus anciens manuscrits du Nouveau Testament, avec un diagramme en couleur et cinq fac-similés, a paru, non plus, comme les deux précédents ouvrages, à la *Clarendon Press*, mais à Londres, chez Heath, Cranton et Ouseley.

[2] *The Four Gospels from the Irish Codex Harleianus numbered "Harl. 1023" in the British Museum Library* (Londres, 1914).

[3] Voici les paroles textuelles de Nestle: "*Westcott and Hort are wrong in maintaining that the text of ℵ B is the most ancient. Like the Textus Receptus it is only a Recension (probably that of Hesychius). Where then is the primitive text? We must first of all, and above all, study the Old-Latin versions and the Sahidic version in Horner's new edition. . . . It is from an exact editing of the Old-Latin and Oriental versions that we have most to gain.*" Il serait intéressant d'établir que le texte original des Evangiles n'a pas été rédigé en grec, mais en latin. Saint Jérôme fut victime de l'école juive d'Alexandrie, qui disait posséder les originaux grecs dans leur pureté première, sans les erreurs des textes latins.

terre, Sir Frederick Kenyon, quoique s'opposant à ce qu'il juge une estime exagérée des "versions," m'a dit qu'il était "ouvert à la conviction" touchant leur valeur relative par comparaison avec les manuscrits grecs.

Une ère nouvelle de non-dogmatisme apparaît. L'autorité qui s'appuie sur un examen partial de l'histoire commence partout à chanceler. L'esprit humain qui, à la Réforme, rejette le joug de Rome, a succombé à un autre joug, celui du code biblique, à jamais fixé et inaltérable. Mais ce joug tombera du jour où il sera prouvé que la teneur originale de l'Evangile n'a pas encore, pour chaque détail, été rétablie. Naguère, dans la lointaine Nouvelle-Zélande, où je fus conduit étant enfant, je voyais devant moi, qui grandissais, une grande chaîne de montagnes neigeuses. Quand j'eus atteint l'âge de l'adolescence, je voulus faire un effort et en escalader le sommet. Le premier pic fut gravi après une ascension épuisante. Mais ce ne fut que pour en trouver un autre, plus haut, devant moi. Je le gravis à son tour. Mais la cime me dépassait toujours, de beaucoup. La nuit, qui vint, frustra mes efforts. Ainsi en va-t-il de celui qui cherche le vrai. Aux jours des études universitaires, cela semble aisé de le définir et de le comprendre. Mais, à mesure que la recherche avance, l'horizon recule et le voyageur, quand tombent les ténèbres, est toujours loin du but. . . .

Belles paroles, qui m'ont semblé exactement résumer la tâche, que Buchanan s'est imposée, de rétablir la primitive pureté des textes du Nouveau Testament, altérée, sciemment ou non, par saint Jérôme, dont la *Vulgate* fut, de si longs siècles, le livre de chevet des chrétiens. Que semblable besogne déplaise à Mgr. Batiffol, qu'importe? C'en est fait, désormais, du vieux dogme de l'inspiration littérale de la Bible. Ce n'est pas en vain que, depuis Richard Simon en France, il existe une critique biblique. Nous n'avons point de forces contre la vérité. Il plaît à l'exrecteur de présenter Buchanan sous l'aspect, sinon d'un vulgaire imposteur, d'un irresponsable. O charité du Christ, que font de toi tes ministres![1] Mais jamais un chrétien en esprit et en vérité n'associera le Dieu fabuleux des sept plaies d'Egypte avec le Dieu de bonté et d'amour qu'annonça le Christ. Ce Christ, est-ce celui que, Xantippe de bas étage, l'on nous montre bavant sur les Scribes et les Pharisiens, maudissant le figuier,

[1] Je tiens à noter que Mgr. Batiffol qui dans son second article de la *Croix*, en appelle à l'autorité de "M. Lowe (*sic*), *lecturer* de paléographie à Oxford," lequel, dit-il, parle "avec commisération" de Buchanan, ignore sans doute que le Dr.—car c'en est un, cette fois!—E.-A. Loew, de Munich, essaya, en 1917, d'expulser Buchanan de *The Hispanic Society* et d'obtenir que le palimpseste lui fût communiqué. Autrement, mon honorable contradicteur n'eût pas attribué une telle importance à son témoignage. C'est Loew qui a lancé la calomnie de la "folie" de Buchanan, ridicule quand on sait la vie qu'il mène actuellement aux Etats-Unis à a *Cochran School* avec sa femme, son frère, sa sœur et ses nombreux amis!

l'Enfer aux lèvres? Non, sa vraie image a été mutilée au profit d'une caste de trafiquants, trafiquants non des choses de la terre, mais des choses du ciel. Et leur Bible,—que la Reine Victoria a définie la plus grande des possessions anglaises,—est à l'image de leur plan de domination terrestre, absolument en contradiction avec les conditions d'obtention du Royaume divin. . . .

Tel est le crime de Buchanan. Tel est, à mes yeux comme aux yeux de lecteurs sans préjugés, son plus haut titre de gloire. Ainsi que l'écrivait, à propos de mon premier article du *Mercure*, la grave Revue romaine *Bilychnis* (numéro de juillet 1923, p. 73–74),[1] "*il valore delta scoperta del Buchanan potrà essere notevole per la storiadel Cristianesimo. Attendiamo. . . .*" Oui, attendons! Mais le prochain été, Buchanan se chargera lui-même, tant à Oxford qu'à Paris, de demander compte à ses accusateurs de leurs odieuses calomnies.

CAMILLE PITOLLET.

[1] Article: *Il più antico testo dei Vangeli*, signé *G. C.*

The Mercury of France (December 15, 1923).

THE MOST ANCIENT TEXT OF THE GOSPELS OR THE "MERCURY OF FRANCE" HOAXED.

Monseigneur Batiffol in the *Croix* of Paris of November 20th is pleased to devote a second article to the Hoaxing which I have perpetrated according to him on the readers of the *Mercury* in announcing to them the discovery and decipherment of the Tarragona Palimpsest by Mr. E. S. Buchanan. As in the interval between his first and his present article he has had sent him from New York the articles from the *New York Times* which I called attention to in these columns in my Article of June 1st, and as he has also received the little book, *An Unique Gospel Text*, he profits by them to accuse me of having passed over in silence certain articles in the American paper unfavourable to Mr. E. S. Buchanan and to insinuate that I am ignorant of the existence of a criticism which is called "internal criticism," which he is careful to define as "the criticism which examines the texts themselves and which tries by that means to discover traces of their origin." I was going to omit that he accuses me also or at least suspects me of not knowing Latin and this he does under the pretext that I did not correct an error in the text of Buchanan which I cited in the *Mercury* of October 15th: *vitro* for *vitreo*. If I wished to use the method of the former Rector of the Catholic Institute of Toulouse, who is now Chaplain of Sainte-Barbe and Canon of Notre-Dame, I should tell him that he prints the barbarism *evenidas* for *evanidas*.

But let us leave aside these trifles which are unworthy of serious minds. Let us leave aside also the question of the latinity of Mr. E. S. Buchanan, which is only, if you will have it so, Church Latin—I don't say kitchen Latin—and the question, more idle still, of his title, real or imaginary, of "Dr."

The real problem which Monseigneur Batiffol is careful not to broach is the following: The works of Buchanan, have they or have they not advanced Biblical Exegesis? But before we answer this question, it is important to show what was the state

of this Exegesis before he undertook his great works of editing texts of the New Testament antedating the Revision of Jerome of 382. The specialists will pardon us for repeating in this connection what is well known to them. But the great majority of the readers of the *Mercury* are not textual critics.

Leaving aside the problem of the historic personality of Jesus, already discussed in these columns, we shall merely observe that He wrote nothing Himself, and His first disciples judged it useless to write their memoirs because they thought the end of the world was near and they were waiting for the coming of Christ on the clouds of heaven, the Parousia. Oral tradition sufficed them. But this tradition is by its nature variable and subjective. Papias in the pages of the Church Historian Eusebius had already remarked this in the matter of His personal precepts. In this way misunderstandings arose among the different groups, each claiming to act in the spirit of the Master. There were Jew-Christians and Pagan-Christians.

The teaching of the Master was altered. Thus, to take a typical case, the Parable of the Barren Fig Tree (Luke XIII. 6–9) has become for the redactors of the two other synoptic Gospels an historic fact (the blasting of the fig tree). How indeed could the oral tradition have escaped the influence of prejudice, of national pride, of Jewish education, and—last but not least—of love of the marvellous? Moreover, the first Christians looked in all the events of the life of Jesus for a fulfilment of the old prophecies and in this way insensibly and unconsciously altered His teaching.

It was to offset this evil that certain Christians undertook to write what they knew of the life of Jesus. Of these Gospels, these Good Tidings, we possess many texts. But Papias could write in the year 140 of our era: *I do not think I derive as much use from books as from oral tradition.* This proves that oral tradition had remained for the best minds the surest guarantee of good doctrine.

I will not repeat here concerning the four Canonical Gospels that which every Christian worthy of the name knows, to wit, that the three first—Matthew, Mark, Luke—are called "Synoptics," because they present numerous resemblances; while the fourth—that of John—is above all an exposition of mystical

theology. It had been almost proved that the Synoptics were composed from common sources. These were the *logia* of Jesus attributed to Matthew,[1] the proto-Mark[2] and the oral tradition from which each evangelist took what he knew or accepted and also a record of unknown origin which is used only in Luke XI. 51–XVIII.

It was almost established that the redactors of the first two are unknown, and that Luke, who wrote also the Acts, did not know Jesus. The collection of the *logia* of Matthew probably goes back to a time before the destruction of Jerusalem by Titus (70 A.D.), and the author of proto-Mark knew of this destruction, for he makes it a sign of the near return of Christ (XIII. 3–37), and therefore wrote after 70 A.D. Their narratives, moreover, display the ideas and the troubles which divided the Christian societies of the time. But brevity excludes all details.

As for the Gospel of John, as its author writes (XIX. 35; XXI. 24) that he has not seen what he relates, we are forced, unless we admit these verses are interpolated, to conclude that he is not John. Since also the author speaks therein of the customs of the Jews at the death of Jesus as having disappeared or as being unknown to his readers (XIX. 40), does it not follow that it has not been composed in the first Christian generation?

The Jesus of the Synoptics and of the pseudo-John are two entirely different persons (compare for example Matt. XIX. 17 with John X. 30), and it was not the fisherman of Bethsaida, even if he had lived 120 years,[3] who drew up this dogmatic treatise, this sequence of dissertations on metaphysical religion. Marcion

[1] Papias, cited by Eusebius, *Eccles. Hist.* III. 39: "*Matthew wrote in Hebrew the logia* (words) *and each translated them as he could.*"

[2] Papias says that "*Mark became interpreter for Peter and wrote exactly but not in order all that he remembered of the words and acts of Christ, but he himself did not know Him.*" The proto-Mark is reproduced in the second Gospel: I. 9–XIII. 37. About the end of the 2d century someone added XIII. 37–XVI. 8. Much later a third author supplied an Introduction—I. 1–I. 9—and a Conclusion: XVI. 9–20. The *logia* according to Matthew comprise the New Law (V. 3; VII. 27); the Instructions to the Apostles (IX. 37, 38; X. 5–16, 23–42); the Apology of the Kingdom (XI. 7–19, 21–24, 25–30; XII. 24–25, 28–30, 37, 39, 41–45); the Parables of the Kingdom (XIII. 24–52); the Members of the Kingdom (XVIII. 2–35; XX. 1–16; XXI. 23–27; XXII. 1–6, 8–14); the Maledictions (XXIII. 2–39); and finally the Coming of the Kingdom (XXIV. 11, 12, 26–28, 37–51; XXV).

[3] Papias affirms, however, that he was put to death by the Jews before the campaign of Vespasian, who died, as we know, in 79 A.D.

who in 140 professed similar philosophical theories would, if it had then been published, certainly have adopted it to support his heresies. It was a kind of echo of the feelings which, in a zealous Christian of the 2d century, the mythical traits in the personality of Jesus would awaken, into Whose mouth he puts (in the first person) what his pious soul told him (in the second person); and the narratives which are found only there, for example, that of the woman taken in adultery (VIII. 1–11) and of Nicodemus (III. 3), were one of the sources whence a certain Christian mysticism would always find its sustenance.

All that we have just related was established when in 1907 E. S. Buchanan edited *The Four Gospels from the Codex Corbeiensis together with the Fleury Palimpsest*, to be followed in 1911 by *The Four Gospels from the Codex Veronensis with two Collotype Facsimiles* and *The Records Unrolled*,[1] as well as the four other publications enumerated in my former Article in the *Mercury*. In one of these last, *The Four Gospels from the Irish Codex Harleianus numbered "Harl. 1023" in the British Museum Library* (London, 1914), Buchanan writes on p. xxix of his learned *Introduction:*

Our fathers thought they were in possession of what was in all points the authentic word of God. We have come to see that we have not yet reached finality in our search for the inspired autographs. The original Greek proves to be not always original and our Greek manuscripts, none of which is earlier than the fourth century, are too late. It was long before the days of Jerome that the mischief was done. The centre of gravity has shifted since even thirty years ago. The "Versions" are now coming into the field and demanding careful attention. Eberhard Nestle in one of his last written letters expressed the view that the "Versions" had not been allowed sufficient weight in the past.[2] H. C. Hoskier in America has anticipated the textual trend in his

[1] This story of the most ancient manuscripts of the New Testament, with coloured diagram and five Facsimiles, appeared not as did the two preceding works at the *Clarendon Press* but in London (Heath, Cranton and Ouseley).

[2] Here are the actual words of Nestle: "*Westcott and Hort are wrong in maintaining that the text of ℵ B is the most ancient. Like the Textus Receptus it is only a Recension (probably that of Hesychius). Where then is the primitive text? We must first of all, and above all, study the Old-Latin Versions, and the Sahidic version in Horner's new edition. It is from an exact editing of the Old-Latin and Oriental versions that we have most to gain.*" It would be interesting to prove that the original text of the Gospels was not Greek but Latin. St. Jerome was the victim of the Jewish School of Alexandria which claimed to possess the Greek original text in its purity without the corruptions of the Latin manuscripts.

Genesis of the Versions and his textual theories can no longer be dismissed as moonshine. Even our English authority, Sir Frederick Kenyon, though opposing what he considers an over-estimate of the value of the Versions, said to the present writer that he was "open to conviction" on the question of their relative value compared with the Greek manuscripts.

An era of non-dogmatism is dawning. The authority that is based on a partial survey of history is everywhere beginning to totter. The human spirit that threw off the yoke of Rome at the Reformation succumbed to another yoke, to that of a Biblical code, fixed and unalterable for all time. This latter yoke falls off if the original wording of the Gospel has not yet in all cases been recovered.

Once in far-away New Zealand where I was taken in my childhood, and had seen before me as I grew up a great chain of snow-capped mountains, I made the effort when in my teens to reach the summit. The first peak was ascended after an exhausting climb, only to find that a still higher peak lay before me. This in turn was ascended but the summit still stretched far above me and beyond me. Night came on and frustrated further effort. So it is with the searcher after Truth. It seems easy to define and comprehend in one's university days: but as the quest proceeds the horizon recedes, and the traveller, when night comes, is still far from his destination. . . .

Beautiful words, which seem to me exactly to represent the task which Buchanan has undertaken of reestablishing the primitive purity of the text of the New Testament, corrupted, wilfully or not, by St. Jerome whose Vulgate has been for so many centuries the pillow-book of Christians. That such a task displeases Monseigneur Batiffol, what does it matter? It is all over, henceforth, with the old dogma of the verbal inspiration of the Bible. It is not in vain that since the days of Richard Simon in France there has been Bible criticism. We have no power against Truth. It pleases the former Rector to present Buchanan under the aspect if not of a vulgar impostor then of an irresponsible. O Charity of Christ, what do Thy ministers make of Thee![1]

But never will a Christian in spirit and in truth associate the fabulous God of the Seven Plagues of Egypt with the God of

[1] I ought to note that in his second article in the *Croix* Monseigneur Batiffol in appealing to the authority of M. Lowe (*sic*), *lecturer* on Palaeography at Oxford, who, he says, speaks "with commiseration" of Buchanan, is ignorant about the "Dr."—for there is a real one this time! E. A. Loew of Munich tried in 1917 to expel Buchanan from the Hispanic Society and obtain the Palimpsest for himself. Otherwise my honorable contradictor would not have given such importance to his testimony. It is Loew who has started the calumny of the madness of Buchanan, ridiculous when one knows the life he leads in the United States at the Cochran School with his wife, his brother, his sister and his numerous friends.

kindness and love Whom Christ proclaimed. This Christ, is He one who, like a low Xantippe, spits on the Scribes and Pharisees and curses the fig tree with Hell on His lips? No, His true image has been mutilated for profit by a caste of traffickers, trafficking not in the things of earth but in the things of heaven. And their Bible, which Queen Victoria declared was the greatest of England's possessions, is the image of their plan of earthly power, which is absolutely in contradiction with the conditions for obtaining the Kingdom of God.

Such is the crime of Buchanan. Such in my eyes and in those of unprejudiced readers is his highest title to praise. As wrote, referring to my first Article in the *Mercury*, the serious Roman Review *Bilychnis* (issue of July 1923, pp. 73, 74), "the value of the discovery of Buchanan may prove notable for the History of Christianity. We shall see . . . ."[1] Yes, we shall see! But next summer, Buchanan will take it on himself, both in Oxford and Paris, to call his accusers to account for their odious calumnies.

CAMILLE PITOLLET.

[1] Article: *The Oldest Text of the Gospels*, signed G. C.

Mercure de France (February 1, 1924).

LE PLUS ANCIEN TEXTE DES ÉVANGILES, OU LES LECTEURS DU "MERCURE DE FRANCE" MYSTIFIÉS (SUITE ET FIN).

On ne pourrait dire que cette énigme du palimpseste de Tarragone n'intéresse pas les lecteurs du *Mercure*. Elle nous a, en effet, valu jusqu'ici trente lettres, venues des coins les plus divers du monde, mais surtout d'Espagne, d'Italie et des Etats-Unis. En France, des esprits en apparence aussi peu portés à s'intéresser à ces questions que des archéologues n'ont pas laissé de se passionner pour elle. Ainsi l'associé de feu M. Demotte, dont on a tant parlé il y a peu de temps, M. L.-Ch. Watelin, nous mandait, en sa qualité d'abonné du *Mercure*,[1] dès le 13 juin dernier, une missive où se reflétait l'état d'esprit de plusieurs autres de nos correspondants:

Comment se fait-il,—nous mandait M. Watelin,—qu'un silence aussi complet ait été fait sur une découverte aussi capitale? Comment se fait-il qu'aucune des sectes, plus ou moins dérivantes de la *Christian Science*, ne se soient pas emparées de ce qui est pour elles un élément, par excellence, de controverse? Comment se fait-il qu'aucun corps savant n'ait apporté sa critique aux travaux du Dr. Buchanan? Je crois que vous trouveriez dans cet événement mieux qu'un papier dans la *Revue de la Quinzaine* et si vous publiez quelque chose ailleurs, je serais très heureux que vous prissiez la peine de m'en avertir. . . .

Dans une lettre postérieure—du 5 septembre 1923—le même correspondant nous disait, entre autres choses qui décèlent un grand esprit philosophique et, chose plus rare encore, un parfait bon sens:

. . . Je lirai avec grand plaisir et profit votre nouveau travail et en pensant qu'il y a beaucoup d'ignorants sur terre. Il est évident que les clergés détenant un pouvoir ne tiennent pas à le lâcher et contribuent à en maintenir les lois en étouffant ce qui peut l'ébranler. Heureusement qu'il se trouve des indépendants comme vous pour allumer des lumières . . .

[1] Feu M. Demotte était lui-même abonné du *Mercure* et, à ce titre, nous écrivait le 15 janvier 1923 une longue et fort intéressante lettre à propos du sarcophage provenant de la Valbonne, qu'il avait acquis et auquel nous venions de consacrer un écho, dans le *Mercure* du 1er janvier.

De telles communications servent beaucoup à encourager ceux qui—et c'est bien notre cas ici—ne se proposent que de contribuer à la diffusion du vrai. Mais comme nous avons relevé, chez plus de la moitié de nos correspondants, un vif désir de savoir ce qu'il en était de l'état présent de la question "palimpseste de Tarragone"—désir qui nous apparaît particulièrement vif dans les lettres reçues à la suite de la publication de notre troisième article, le 15 décembre,—nous avons pensé que l'article qui va suivre, et qui sera le dernier de cette série, satisferait pleinement—au moins provisoirement—ces curiosités en somme légitimes et naturelles. C'est par les exposés du détail des choses humaines que celles ci apparaissent sous leur vrai jour; et mieux vaut, souvent, un de ces petits faits vécus que le plus docte commentaire, pour faire apparaître une question sous son vrai jour.

Tous les plans d'une édition critique du palimpseste de Tarragone—édition qui, hâtons-nous de l'ajouter, paraîtra—étaient faits dès 1916 par M. Buchanan—actuellement professeur de latin à la *Cochran School.* Cette édition eût donné ligne par ligne le texte original, en en résolvant les abréviations—environ cinquante. Le texte ancien est entièrement en onciales, avec la particularité que les voyelles *i* et *o* sont mises en onciales plus petites, par-dessus la lettre précédente—procédé de scribe, pour sauver de l'espace. Afin de reproduire ce détail, des caractères spéciaux avaient été fondus. Mais, en mars et en avril 1917, le professeur israélite—élève de Traube à Munich—Elias Loew réussit à circonvenir M. Archer M. Huntington, en se prévalant des recommandations d'un sinn-feiner germanophile, l'Irlandais Elijah-C. Hills, dont la dévotion de catholique-romain est bien connue. Nous pourrions raconter ici des choses piquantes sur M. Huntington, qu'en notre qualité de vieil hispaniste nous connaissons de longue date, bien avant que son récent mariage ait mis un terme à ses ardeurs de bibliophile espagnol. Nous nous contenterons, cependant, de relater dans cet article que le fondateur de la *Hispanic Society of America*—qui craignait comme la peste le scandale—se laissa persuader par Loew et conclut, sans la moindre preuve, avec lui que Buchanan avait forgé de toutes pièces l'histoire du texte écrit primitivement sur le manuscrit de Tarragone. En vain eût-ou pu croire que le long et brillant passé éditorial de Buchanan aurait, *à priori,* raison de cette odi-

euse invention. Loew, en effet, avait eu soin de se faire appuyer par le vieil ennemi de l'exégète anglais,—qui avait conspiré pour l'empêcher d'éditer le manuscrit Morgan de Beatus, afin, peut-être, de réaliser cette besogne à sa place,—le professeur Sanders, attaché à la *Michigan University*. Ce fut Sanders qui—avant de lancer la calomnie dans un article de la *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*,[1] de Giessen, que s'empresseront d'exploiter contre Buchanan les pieux rédacteurs du *Corriere d'Italia* romain (28 novembre 1923)—confirma, en s'aidant de Hills, la thèse de l'invention, par Buchanan, de toute l'histoire du palimpseste, en conséquence de quoi M. Huntington fit, le 14 avril 1917, enfermer sous clef le manuscrit et détruire les caractères d'imprimerie destinés à l'édition critique. En même temps, il mandait au Dr. G. F. Wright, d'Oberlin, Ohio, que *for the present* ledit manuscrit était devenu inaccessible. . . . Peu après, Wright recevait du R. P. Drum, S. J.—Drum est professeur à Woodstock College, Maryland—une missive où Buchanan était traité de faussaire. Nous allions oublier de noter que H. A. Sanders est maître assistant de latin au service du professeur F. W. Kelsey, de la *Michigan University*, et que ce Kelsey donne des conférences fréquentes dans les Séminaires catholiques, son intime ami étant le P. Hyvernat, de l'Université Catholique de Washington, qui a fait docteur Blasco Ibáñez. Ces détails expliquent suffisamment comment s'est ourdie l'intrigue.

Quant, en mars 1915, Buchanan se rendit à l'Université d'Ann Arbor pour y éditer le manuscrit Morgan—voici, pour les esprits de bonne foi qui lisent nos articles, l'indication exacte de cette publication, dont nous avons déjà dit que l'introduction critique de 26 pages, par Buchanan, était fondamentale: *The Catholic Epistles and Apocalypse from the Codex Laudianus together with the Apocalypse text of Beatus (with six collotypes facsimiles)*, London, Heath, Cranton and Ouseley, Ltd., Fleet Lane, E. C., 1916, 21 s. net,—c'étaient—ô perfidie de ces théologiens! ô vieil

[1] Sanders avait, en effet, lu, le 28 décembre 1917, devant l'*Exegetical Society*—essentiellement germano-israélite—à l'Université de Pennsylvanie, un double papier où il dénonçait Buchanan comme déséquilibré et faussaire. Buchanan, qui, à la demande du Dr. G. F. Wright, monta sur l'estrade pour réfuter ces calomnies, ne put obtenir de Sanders qu'il dit autre chose que ce qu'il avait lu précédemment! En vain dénonça-t-il cette misérable conspiration pour étouffer la libre recherche: son ennemi imita, acharné, de Conrart le silence prudent.

odium theologicum! si dûment, naguère, flétri par G. E. Lessing—Kelsey et Sanders qui l'y avaient invité. Mais comme, dans l'intervalle, de spéciales lumières, sans doute, de l'Esprit Saint avaient éclairé leurs âmes, ces hommes de Dieu décidèrent, non seulement, selon qu'il était convenu, que l'Université ne ferait plus les frais de la publication, mais intervinrent auprès de la Bibliothèque Morgan, si bien que Miss Belle Da Costa Greene, la Bibliothécaire de cet Institut, télégraphia pour exiger le retour immédiat du précieux manuscrit espagnol—acquis à Londres en octobre 1910 et soi-disant acheté par le vendeur au couvent de San Clemente, à Tolède,—qui contenait le texte, du X^{e} siècle, du commentaire du prêtre Beatus sur l'Apocalypse. Ce manuscrit fut, en effet, immédiatement restitué à son dépôt et nul ne saurait dire ce qu'il est devenu, Buchanan ayant eu tout de même l'énergie d'imprimer ce qu'il en avait pu copier, dans le volume que nous venons de signaler. Revenu à New-York, ce fut en janvier 1916 que l'exégète anglais y découvrit le palimpseste de Tarragone, bien que plusieurs mois se fussent écoulés avant qu'il lui eût reconnu cette qualité. L'édition en allait, en mars 1917, être donnée, quand l'intrigue que nous avons résumée décida M. Huntington à procéder comme on a vu, grâce au pieux zèle combiné de Loew—le "savant allemand" qui, depuis que l'Université d'Oxford lui a ouvert son sein, a mué son patronymique en Lowe,—de Hills et de Sanders. Nous avions déjà noté précédemment que Buchanan fut durant seize mois curateur du département des manuscrits de la *Hispanic Society of Aemrica* et c'est là que notre excellent ami, l'hispaniste Homero Serís qui est aussi son ami, apprit à connaître toute sa valeur de savant et d'homme privé. Renvoyé par M. Huntington, Buchanan ne se découragea pas pour autant. Sûr de sa cause, ce *paranoiac*—comme le baptisaient ses ennemis—ne cessa de tâcher d'obtenir d'être autorisé à faire l'édition à ses frais. Il n'hésitait même pas—dans l'intérêt de la vérité—à s'adresser au Pape, qu'il avait connu à Milan, quand il n'était encore que Cardinal, le Cardinal Ratti, et le Pape lui faisait répondre, le 6 novembre 1922, par le Cardinal Gasquet, qu'après avoir lu attentivement sa requête "il ne se sentait pas enclin à penser qu'il pouvait intervenir auprès de M. Huntington," car "le manuscrit était la propriété privée de ce gentleman" et Sa Sainteté "n'avait pas de

locus standi (*sic*) pour l'approcher." . . . Ce ne fut qu'en avril 1923—après six ans d'obstiné silence,—qu'à la suite des articles des *New York Times*, la dure prohibition fut enfin levée. Le premier de ces articles est du 27 avril. Nos articles du *Mercure* vinrent ensuite. Sanders et Loew ne sont pas des spécialistes et Buchanan se rit de leurs pauvres malices de plagiaires et de pirates. Sa foi profonde lui fait redire, avec Jean: *Non conturbentur spiritus vestri per spiritus malignos. Credite in Spiritu Sancto.* Ou encore, avec Luc: *Si potes credere in Spiritu Sancto, omnia possibilia credenti in Spiritu Sancto.* Ou, enfin, comme on lit à la troisième des Béatitudes, dans le texte ancien de Luc, par lui restitué: *Beati qui persequuntur ab spiritibus malignis* (*visibilibus et invisibilibus*), *quia servaverint* (*retinuerint*) *sermonem spirituum Salvatoris: quoniam spiritus horum confortabuntur* (*roborabuntur*) *ab spirituum Salvatore.*

CAMILLE PITOLLET.

Mercure de France (February 1, 1924).

THE MOST ANCIENT TEXT OF THE GOSPELS OR THE "MERCURY OF FRANCE" HOAXED.

It cannot be said that the problem of the Tarragona Palimpsest is not interesting to the readers of the *Mercury*. We have received up to the present thirty letters from different parts of the world, but especially from Spain, Italy and the United States. In France, a number of people, apparently as little inclined to be interested in these questions as in those of archaeology, have not ceased to have the deepest interest in it. Thus the associate of the late M. Demotte, of whom so much has been said lately, M. L.-Ch. Watelin, sent us, as one of the *Mercury*'s subscribers,[1] on June 13th last, a letter which reflects the feeling of several of our other correspondents:

> How is it–writes M. Watelin–that there has been such complete silence about such an important discovery? How comes it that none of the Sects that are connected more or less with *Christian Science* has taken up what would be for them capital material for controversy? How is it that no learned institution has turned its critical faculties on the works of Dr. Buchanan? I believe you would find in the event of their doing this a better opening than a paper contributed to the *Review of the Past Fortnight;* and if you publish anything elsewhere, I should be very glad if you would take the trouble to tell me of it.

In a later letter, dated September 5th, 1923, the same correspondent says to us—among other remarks which show a deeply philosophic spirit and, what is even more rare, profound common sense:

> I will read with great pleasure and profit your new work, which makes me think that there are many ignorant people in the world. It is evident that the clergy who still retain power do not intend to let it go, and keep up the laws on which their power is based by stifling the light that could overthrow it.

[1] The late M. Demotte was himself a subscriber to the *Mercury*, and in this capacity wrote to us on January 15, 1923, a long and most interesting letter about the sarcophagus coming from Valbonne, which he had acquired, and to which we devoted a notice in the *Mercury* of January 1st.

Such letters greatly help to encourage those who—as in our case —set before themselves only the spreading of the truth.

But as we have noticed on the part of more than half of our correspondents a strong desire to know the present state of the Tarragona Palimpsest question—a desire which has shown itself particularly strong in the letters we have received since the publication of our third Article on December 15th—we judge that the Article which is now to follow, and which will be the last of the series, will fully satisfy—at least for the time being—the curiosity of our correspondents, which is both right and natural. It is by point by point relation of human events that these events are seen in their true colours; and a single one of these little facts of experience is often better than the most learned commentary in showing in its true light the question at issue.

All the plans for a critical edition of the Palimpsest of Tarragona—an edition which, let us hasten to add, will in due time appear—were made in 1916 by Mr. Buchanan, who is now a teacher of Latin at the *Cochran School*. This edition would have given, line for line, the orginal text, while exhibiting its abbreviations, about fifty in number. The ancient text is entirely in uncials with this peculiarity that the vowels *i* and *o* are written in tiny uncials above the preceding letter, a device of the Scribe to save space. In order to exhibit this in detail, special characters had been cut. But in March and in April 1917 the Jewish professor, a pupil of Traube at Munich, Elias Loew, succeeded in getting round Mr. Archer M. Huntington with the aid of the recommendations of a Germanophile Sinn Feiner of Irish extraction, Elijah C. Hills, whose Roman Catholic zeal is well known. We could tell here some highly interesting things about Mr. Huntington, which in our quality of an old lover of Spain have long been known to us, long before his recent marriage, which may have set bounds to his enthusiasm for Spanish book-collecting. We will content ourselves, however, with telling in this Article how the Founder of the *Hispanic Society of America*—who feared any scandal like the plague—let himself be persuaded by Loew, and concluded, without the least proof, with him that Buchanan had forged in its entirety the story of the text written primitively in the Tarragona manuscript. In vain one would have believed that the long and brilliant editorial past of Bu-

chanan could not but get the better, *a priori*, of this odious accusation. Loew, as a matter of fact, had taken pains to get the support of the old enemy of the English exegete—who had conspired to prevent him editing the Morgan manuscript of Beatus, in order, perhaps, to get the job for himself—Professor Sanders, attached to the University of Michigan. It was Sanders who—before launching the calumny in an Article in the *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*,[1] of Giessen, which article the pious editors of the Roman *Corriere d'Italia* (November 28, 1923) have been in a hurry to exploit against Buchanan—confirmed, with Hills abetting him, Loew's thesis of the invention by Buchanan of the entire story of the Palimpsest, in consequence of which Mr. Huntington on April 14, 1917, locked the manuscript up, and ordered the special type prepared for the critical edition [and the portion of it already printed] to be destroyed. At the same time he wrote to Dr. G. F. Wright of Oberlin, Ohio, that "for the present" the work on the manuscript was discontinued. Shortly after, Dr. Wright received from Professor Drum, S.J., of Woodstock College, Maryland, a letter in which Buchanan was described as a "garbler of texts." We had almost forgotten to state that H. A. Sanders is assistant in Latin to Professor F. W. Kelsey of Michigan University, and that Professor Kelsey occasionally gives lectures at Catholic Seminaries, his intimate friend being Father Hyvernat, of the Catholic University of Washington, which has recently made Blasco Ibáñez a Doctor. These details sufficiently explain how the conspiracy was hatched.

When in March 1915 Buchanan proceeded to the University of Michigan at Ann Arbor to edit there the Morgan manuscript—here we give for those of good faith who read our Articles the exact description of this publication, of which we have already said that the critical introduction by Buchanan covering twenty-six pages was fundamental: *The Catholic Epistles and Apocalypse*

[1] Sanders actually read on December 28, 1917, before the *Exegetical Society*—mainly German-Jewish at the University of Pennsylvania—a paper in which he denounced Buchanan as unbalanced and a forger. Buchanan, who, at the request of the late Dr. G. F. Wright, went on the platform to refute these calumnies, could not obtain from Sanders anything beyond what he had just read. In vain he denounced this miserable plot to stifle free enquiry. His enemy observed in his obstinacy the wise silence of Conrart!

from the Codex Laudianus together with the Apocalypse Text of Beatus (with six collotype facsimiles), London, Heath, Cranton and Ouseley, Ltd., Fleet Lane, E. C., 1916, 21, s. net,—it was—O perfidy of these theologians! O ancient *odium theologicum* so deservingly flayed of late by G. E. Lessing—Kelsey and Sanders who invited him there. But as in the interval a special illumination of the Holy Spirit visited doubtless their souls, these men of God decided not only that the University should not bear the expense of publication, although that had been agreed on, but obtained such grace in the eyes of the Morgan Library that Miss Belle Da Costa Greene, the Librarian, telegraphed for the immediate return of the precious Spanish manuscript—acquired in London in October 1910, and, according to the seller, bought by him from the Convent of St. Clement at Toledo—which contains in a tenth century copy the Commentary of the priest Beatus on the Apocalypse. The manuscript was in fact immediately returned to New York and no one knew what had happened; but Buchanan all the same was energetic enough to print what he had been able to copy in the volume we have just described.

Returning to New York, it was in January 1916 that the English exegete discovered there the Tarragona Palimpsest, several months elapsing before he recognized that it was a Palimpsest. An edition of part of it was going to be published in 1917 when the plot which we have outlined led Mr. Huntington to act as we have seen, thanks to the combined pious zeal of Loew,—the German savant, who since the University of Oxford has received him into its bosom has changed his name into Lowe,—of Hills and of Sanders. We have already stated in a former Article that for sixteen months Buchanan was Curator of the Manuscripts of the *Hispanic Society of America*, and it is there that our excellent friend, the Spanish scholar Homero Seris, who is also his friend, learned to know his value as a savant and also as a private individual.

Sent off by Mr. Huntington, Buchanan was not discouraged by what he had suffered. Sure of his cause, this *paranoiac*—as his enemies called him—did not cease trying to obtain permission to publish the edition at his own expense. He did not hesitate even, in the interests of the truth, to address himself to the Pope, whom he had known at Milan when he was still only a Cardinal,

Cardinal Ratti; and the Pope sent a reply on November 6, 1922, by Cardinal Gasquet saying that after reading carefully his request he did not feel he could intervene in the matter with Mr. Huntington because "the manuscript was the private property of that gentleman," and His Holiness "had no *locus standi* for approaching him." It was only in April 1923,—*after six years of obstinate silence,*—that as a consequence of the Articles in the *New York Times,* the cruel restriction was at last withdrawn. The first of these articles appeared on April 27. Our Articles in the *Mercury* followed. Sanders and Loew are not specialists, and Buchanan smiles at their petty malice as plagiarists and pirates. His strong faith makes him say with John: *Let not your spirits be troubled by malignant spirits. Believe in the Holy Spirit.* Or again with Luke: *If thou canst believe in the Holy Spirit, all things are possible to a believer in the Holy Spirit.* Or finally, as we read in the third of the Beatitudes in the ancient text of Luke by him restored: *Blessed are they who are persecuted by malignant spirits* (visible and invisible) *because they keep* (or retain) *the word of the Saviour of spirits; for their spirits shall be comforted* (or strengthened) *by the Saviour of spirits.*

CAMILLE PITOLLET.

BS
3555
.P68

729802
Pitollet
The Oldest Text of the Krapfels

BS3555
.P68

729802

UNIVERSITY OF CHICAGO
48 454 026